

37
1923

Sommaire

Liminaire

p. 5

Un témoignage et un appel

« Chemin de Vie », Frédo BOURDIER (Ed. du Centurion)

Jean Vinatier

p. 9

Quel avenir pour les ruraux ?

Paul Houée

p. 17

"Je roule pour vous"

"Vous ne roulez pas, on vous roule"

Agnès Pitrou

p. 39

Lire la Bible, aujourd'hui

Pierre Derouet

p. 49

Carnet de la Mission

p. 71

“ L’Espérance qui est en vous ”

Comme bien des lecteurs y auront pensé en les voyant, ces quelques mots sont extraits d'un passage de la première épître de saint Pierre (3, 15).

L'unanimité qui s'est manifestée au sein du comité de rédaction s'explique sans doute par une adhésion profonde à ce que dit saint Pierre, et qui, par delà les siècles, garde tout son sens dans l'aujourd'hui de nos vies. Je ne crois pas, cependant, me tromper en disant que chacun y mettait quelque chose de plus.

Dans la chapelle du séminaire de Lisieux, dont il avait décoré les murs, Jacques RIOUSSE se vit demander un jour en ma présence : « Et là, qu'est-ce que tu as voulu représenter ? ». Jacques répondit : « Toi, qu'est-ce que tu y vois ? ». Et comme le visiteur lui expliquait ce que signifiait pour lui cette peinture, Jacques, au fur et à mesure, se contenta simplement d'approuver : « Eh bien oui, c'est ça, ça peut être ça ! ». Il avait eu, certes, son idée à lui en réalisant ces fresques, mais il disait souvent que ce n'était pas pour lui qu'il peignait, mais pour ceux qui regardaient.

Ainsi en sera-t-il, je n'en doute pas, pour la nouvelle présentation de cette revue. A travers l'interpellation qui nous vient du Seigneur par ses témoins, c'est bien Lui qui nous dévoile ce qu'Il est et ce qu'Il attend de nous. Pourtant, c'est vrai, lorsque nous accueillons sa Parole, elle retentit en nous accompagnée de l'écho qu'elle y rencontre, dans ce que nous sommes, dans ce qu'est notre

regard sur le monde, et dans notre manière de nous situer dans la vie.



Cette Espérance dont il s'agit de témoigner, elle est « en nous » et elle est « en vous »...

Ceux qui s'expriment dans cette revue essaient de dire ce qu'est leur Espérance, mais ne témoignent-ils pas aussi de ce que vivent beaucoup d'autres qui, en les lisant, se sentent rejoints dans ce qu'est leur propre Espérance ? N'est-ce pas un appel, une provocation, pour que s'exprime par d'autres voix la même Espérance ?

Le choix du comité de rédaction est, lui-même, un acte et un témoignage d'Espérance, fondé en Celui auquel nous avons donné nos vies. Il renvoie chacun de nous à l'Espérance qu'il met dans le Seigneur, pour ce qu'il invente en nos vies et à travers des solidarités qui sont à renouer et à renforcer sans cesse.

L'Espérance dont nous avons à témoigner, elle concerne tous les copains incroyants, avec qui nous vivons chaque jour. Elle rejoint celle qui les fait vivre, et s'y enracine. En nous aidant, au cœur d'un commun combat, à vivre et à faire déboucher l'espoir d'une cité plus humaine, ce dynamisme même nous renvoie à une Espérance qui prend sa source ailleurs qu'en ce monde. L'authenticité de notre Espérance est liée au fait qu'elle ne nous démobilise pas pour les tâches à accomplir dans la cité des hommes. Elle est liée au respect de celle dont témoignent nos copains incroyants, et qui se fonde sur les seules possibilités humaines.

L'Espérance dont nous avons à témoigner, elle concerne tous les peuples de cet Occident, marqué par la science, la technique, et

le pouvoir de l'homme... Espérance d'une Eglise arrachée à ses structures d'antan, et débusquée dans toutes les manières aliénées de vivre la Foi.

L'Espérance dont nous avons à témoigner, elle concerne tous les peuples du « Tiers-Monde »... Espérance d'une Eglise devenant enfin Catholique par un accueil fraternel de toutes les manières nouvelles et originales de vivre la Foi, que fera naître son enracinement dans la diversité des peuples et des cultures.

L'Espérance dont nous avons à témoigner, elle concerne en tout premier lieu les pauvres et les opprimés de tous pays... Espérance d'une Eglise se dépouillant de ce qu'il y a en elle de collusion avec les riches et les puissants, pour devenir, dans le service de l'Humanité, à l'image-même de Celui dont elle veut servir l'Amour pour les hommes, et qui a donné comme signe d'avènement de son royaume : « La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres ».

Jean REMOND.

*Pensées éparses
dans ce livre*

**Comme un arbre a besoin
de plonger ses racines
dans l'humus fécond de la terre
et simultanément
d'étaler sa ramure
pour capter
les rayons nourriciers du soleil,
ainsi tout homme,
sous peine de s'atrophier,
a besoin de la terre humaine
et du soleil de Dieu (p. 57).**

Un témoignage et un appel

Jean Vinatier

*« Chemin de Vie » de Fredo Bourdier
(Ed. du Centurion)*

Une expérience spirituelle véritable est difficilement communicable : tous les mystiques, chrétiens ou non, l'ont éprouvé durement. Et pourtant notre temps est avide de « témoignages », ce qui traduit, à l'évidence, une soif qui n'est pas comblée. Le livre de Fredo Bourdier : « Chemin de Vie » paru au Centurion ne veut pas être autre chose qu'un « témoignage », mais il est en même temps un appel.

« 47 ans de vie dans ces campagnes limousines, dont 18 comme pasteur-bûcheron, de longues années de recherche dans la nuit, 9 ans d'expérience spirituelle, tout cela m'a façonné un certain regard sur l'Eglise et plusieurs de ses institutions » (p. 184).

18 ans : nous étions en 1954, la première grande crise qu'ait vécue la Mission de France. Les équipes rurales s'enracinaient en Creuse comme en d'autres terroirs. Elles ressentaient les conséquences spirituelles de l'arrêt des prêtres-ouvriers. Elles cherchaient leur route.

Fredo s'enracinait alors dans cette Creuse qui est son pays, et qu'il n'a pas quitté. Il nous livre le fruit d'un cheminement spirituel laborieux et souvent solitaire. Sa voix mérite, à plus d'un titre, d'être entendue.

La préface de Marcel Legaut est ici plus qu'une garantie. Qui a lu les deux grands ouvrages de ce chrétien vigoureux et sans complaisance reconnaît

**L'homme meurt de soif
à côté de la source
qui est en lui-même (p. 26).**

tra dans « Chemin de Vie » celui qu'a suivi un de ses disciples. Mais avec un accent personnel et une expérience originale qui apportent de nouvelles pierres à l'édifice spirituel du sage de Provence.

Je voudrais essayer d'en donner quelques exemples :

Au delà d'une contestation

Il ne faut pas se laisser arrêter par quelques passages contestables hâtifs ou sans nuances. C'est la limite de ce témoignage, comme de beaucoup d'autres. Il est clair que tous les séminaires n'ont pas été seulement des « éteignoirs » d'hommes ; que bien des prêtres engagés dans une action prenante ont été aussi des spirituels, que des évêques, comme le cardinal Suhard, ont prophétiquement ouvert l'avenir. Il est dommage que le message de l'Ancien Testament soit aussi rapidement évoqué, laissant de côté l'extraordinaire source spirituelle que sont par exemple les Prophètes. Les recherches des spécialistes sur les origines du christianisme et sur les premiers siècles chrétiens (cf. Annie Jaubert : les premiers chrétiens, et A. Hamman : la vie quotidienne des premiers chrétiens) nous obligent à être de plus en plus nuancés dans nos jugements portant sur cette époque. Et, pour citer un domaine qui m'est un peu plus familier, le rôle de la femme dans l'Eglise a été souvent déterminant, même si de fait il a été fort peu sollicité au cours des derniers siècles.

Il m'a semblé de mon devoir de faire ces réserves dès le départ, à cause même de l'amitié confiante que j'ai pour Frédo et son ouvrage, et afin de mettre en garde ceux qui utilisent le « genre littéraire » de la contestation tellement à la mode.

Mais quoi ? Je pense que ceux qui liront ce livre comprendront que certaines blessures intérieures sont plus douloureuses qu'on ne le croit et qu'un cri ne se juge pas sur son expression, mais sur la force de son appel.

**La mission n'est nullement
une fonction imposée
par une autorité compétente...
elle est perçue
à certaines heures de grâce,
elle trace pour chacun
le sens général
de sa destinée particulière.
Elle est la trame
dans l'ordre de la durée,
et traversant le temps
elle donne un sens,
une direction,
une signification
à notre vie passée,
présente et future (p. 29).**

Une vision spirituelle de la crise actuelle

Ce dépassement accompli, « Chemin de Vie » mérite qu'on l'accueille avec sérieux pour deux raisons :

Parce qu'il donne le témoignage de ce que pourrait être une vision spirituelle de notre monde.

Parce qu'il pose deux ou trois questions fondamentales à la Mission, à toute mission qui se veut authentiquement chrétienne.

C'est avec joie qu'on accueille les découvertes de l'auteur sur quelques-unes des réalités fondamentales de notre monde.

L'œcuménisme est compris dans ses exigences les plus profondes, qui sont libération. « Il existe plusieurs chemins qui convergent vers l'essentiel... La réalité vivante de Dieu, au cœur des disciples, les font fils et frères... tandis que les idées sur Dieu divisent et opposent. Dieu épanouit l'homme et le libère ; les idées sur Dieu l'asservissent. Dieu unit par la communion en dilatant les différences spécifiques à chacun ; les idées sur Dieu entrent en compétition et uniformisent leurs adeptes... » (pp. 50-51).

Les perspectives ouvertes sur le rôle de la femme, avec les réserves que j'ai exprimées plus haut, me semblent justes et constructives (pp. 185-190).

Les pages sur le célibat sacerdotal assumé, ou subi, n'apportent pas par elles-mêmes de lumière nouvelle. Mais elles sont suivies d'une description du véritable amour tellement dense qu'on ne peut s'empêcher d'évoquer l'hymne de St-Paul (1 Cor. 13) ou certaines pages de St François de Sales dans le Traité de l'Amour de Dieu. Tout se termine par une évocation du silence comme valeur spirituelle ; ce sont, il me semble, les plus belles pages du livre (pp. 98-101). « Dieu qui est Amour est nécessairement silence. L'échange et le témoignage jaillissent du silence et s'empressent d'y revenir... ».

**L'Eglise doit proposer
à l'homme la parcelle de vérité
découverte au jour le jour,
et la vérité est toujours vécue
et pas seulement pensée.
Elle jaillit de la vie,
mais ne la précède pas.
L'Eglise n'est pas une fin —
le corps mystique peut être —
mais un moyen
au service de l'homme (p. 53).**

C'est un peu à cela que se rattache ce que Frédo exprime du *sens de l'homme* et de la *paternité spirituelle*. On sait tout ce que certains psychanalystes ont fait de cette dernière « valeur » ! Ici elle est redéfinie avec un rare bonheur : « Cette expansion heureuse de soi-même qui aide l'autre à être toujours plus lui-même, éveillant en lui ce qui est déjà en germe, mais endormi... Suivre pas à pas l'épanouissement d'un être, susciter de l'humain, toujours plus d'humain... sans désir de possession ni de domination, c'est le faire être... Plus on donne ainsi de soi-même, plus on grandit soi-même dans sa propre vérité... » (p. 34).

Ainsi comprise, vouloir supprimer la « paternité spirituelle » serait aussi désastreux que de supprimer la paternité humaine tout court ou la maternité.

Du reste, d'autres passages précisent encore la pensée. Ceux en particulier qui se font l'écho de ce qui est peut-être l'apport le plus important de Marcel Legaut : *le passage d'une religion d'autorité à une religion d'appel*. « L'homme de notre temps ne supporte plus d'autorité, encore moins déguisée sous forme de paternalisme... Notre temps a davantage besoin de maîtres à vivre que de théoriciens de la pensée. Les enseignants fabriquent des cerceaux aptes à raisonner. Les maîtres, de surcroît, créent des hommes complets... » (pp. 158-169).

Enfin et surtout il faut lire ce qui est finalement le but du livre : les pages qui concernent la *vie spirituelle et la prière*. « Cette jonction de Dieu et de l'homme féconde tout, et, en fait, *c'est ainsi que Dieu nous humanise en nous accomplissant*. C'est de ce mystérieux point de fusion que monte l'intuition créatrice, qu'est valorisée notre action, que se dilatent nos affections, que s'enracine notre authenticité, que s'épanouit la liberté et que se fait l'apprentissage de la contemplation, forme suprême de la prière » (p. 163). J'ai souligné ce qui est la clef de cette démarche : celui qui parle de prière est enraciné solidement sur cette terre et dans l'humain. Nous sommes ici aux antipodes de « l'éva-

**Dieu n'est ni au bout
d'un savoir, ni d'un pouvoir :
il ne souffre nulle possession,
il est une pauvreté attentive,
un silence créateur,
une paternité respectueuse
et appelante,
une tendresse patiente
et disponible,
un état permanent
d'accueil et de don...
il est dans l'homme, vérité,
lumière et vie communicative...
Dieu ne s'enseigne pas,
mais se témoigne, se partage**
(p. 179).

sion » qui a fait tant de faux spirituels. Nous sommes dans le mystère même de l'Incarnation de Jésus.

La Mission de France et la vie spirituelle

Il est maintenant possible d'accueillir de plein fouet la grave affirmation de Frédo par rapport à la Mission de France, je lui laisse la parole :

« Je suis et resterai fidèle à la Mission de France qui m'a permis une vie vraie chez l'homme déchristianisé d'aujourd'hui. Cependant, sur cet organisme, je ferai d'essentielles réserves. A l'homme de notre temps elle n'a rien, absolument rien à proposer comme vie spirituelle... ». Voilà qui est net et sans appel ! Et encore : la Mission de France « ne rencontre l'homme que dans le concret de sa vie quotidienne — et on ne soulignera jamais assez que c'est là l'essentiel de son œuvre et que c'est indispensable — mais pas dans son universelle recherche, dans sa faim de vie, de joie, de lumière, de vérité et d'affection qui restent sans nourriture substantielle ». Et il continue avec passion, presque avec violence, reprochant à la Mission de fabriquer des « hommes en série », qui ont pour les mêmes questions des réponses identiques à travers le monde (p. 67 et sq).

L'accusation est grave. Il est dommage qu'elle soit sans nuances et formulée sans appel. Si elle est fondée, la Mission n'a plus qu'à disparaître le plus rapidement possible. Mais la réponse, justement, n'est pas simple, je puis aussi en témoigner.

N'est-il pas significatif, mon cher Frédo, que la dernière « recherche commune » proposée à toutes les équipes et acceptée par elles, porte *d'abord* sur *notre Foi en Jésus-Christ, en Jésus-Christ ressuscité ?*

**Il n'est pas d'autre voie
pour aller à Dieu que l'homme.
Le chemin de Dieu
passe par l'homme
et le chemin de l'homme
passe par Dieu.
Un faux homme
fabrique un faux Dieu,
mais à l'inverse un faux Dieu
fait un ersatz d'homme (p. 180).**

J'ai publié, en leur temps, les témoignages du Père Lorenzo, les cahiers de Pierre Foy. Depuis, il y a eu le témoignage d'André Bergonier. Pour avoir eu entre les mains les notes de gens aussi divers que le père de Geuser. Francis Pieron, Etienne Cossement — pour ne citer que ceux qui sont partis devant nous — je puis affirmer que la Mission avait fait monter en eux une sève spirituelle vivifiante et de qualité.

Par ailleurs, à qui voudrait reprendre depuis le début « Unis pour » et « La lettre aux communautés », il y trouverait non seulement des témoignages qui restent aussi vivants qu'au premier jour, mais aussi il serait possible de construire les grandes avenues d'une spiritualité missionnaire authentique.

Et pourtant Frédo a raison. C'est vrai qu'il n'y a pas eu, qu'il n'y a pas à la Mission de France l'équivalent de ce que le Père Voillaume a fait pour les Petits Frères. C'est vrai que lorsque l'Assemblée générale de 1963 a voulu s'attaquer à ce problème, il faut reconnaître qu'elle a échoué et que la tentative n'a jamais été reprise. Et en partie pour les raisons qu'expose F. Bourdier, « l'intellectuel n'est pas le spirituel ».

Mais en partie seulement. Pour ma part, je suis persuadé qu'il est aujourd'hui possible de reprendre les choses et de relever le défi. Paradoxalement à l'heure où la Mission a toutes les raisons pour douter humainement de son avenir, elle est capable de dire ce qui a toujours mu le meilleur d'elle-même. Le livre de Frédo est une des pierres de l'édifice et non des moindres. Pourquoi ne pas dégager les autres ? Elles existent.

Une question sans réponse : L'Evangile dans la cité moderne

Tout témoignage qui atteint à une certaine profondeur touche à l'universel. Et c'est pourquoi ce

**Dieu nous humanise
en nous accomplissant.
C'est de ce mystérieux
point de fusion
que monte
l'intention créatrice,
qu'est valorisée notre action,
que se dilatent nos affections,
que s'enracine
notre authenticité,
que s'épanouit la liberté
et que se fait l'apprentissage
de la contemplation,
forme suprême de la prière
(p. 163).**

livre est un appel pour tous. Mais comme tout témoignage très précis, très enraciné, il a aussi ses limites.

Elles ne concernent pas *le but à atteindre*, qui est la communion avec la vie de Dieu, par le Christ. Elles concernent *les chemins* pour y parvenir. Ceux de Frédo sont ceux d'un bûcheron, d'un rural, d'un homme qui connaît tous les hommes, toutes les femmes, tous les sentiers de son coin de terre.

Mais les foules humaines ne sont plus là. Elles sont et seront vraisemblablement pour longtemps dans ces « fourmilières humaines » dont il parle. Et c'est là et non ailleurs que le Message du Christ doit les rejoindre. C'est là où la radio, la télévision, les partis politiques, les idéologies des maîtres — ou de ceux qui se disent tels — les atteignent, les imprègnent, et modifient leur pensée, leur comportement, leur action.

Beaucoup de prêtres — et moi le premier — ne sont pas au cœur de ces cités par goût humain, mais par mission, et à la suite d'un regard lucide, « au risque de se perdre ».

Quels chemins concrets faut-il suivre pour que tous ces frères et sœurs humains puissent y entrevoir, dans leur vie, dans leur lutte, dans leur espérance, la lueur de l'Evangile ? Des expériences douloureuses ont montré à l'évidence ce qui ne mène à rien sur le plan de la Foi. Et il est facile de les dénoncer. Il est plus difficile de découvrir ce qu'il faut faire à ce nœud crucial où action et contemplation s'appellent sans cesse et se critiquent ; où la justice juge les libertés ; où l'on oscille en permanence entre l'individu et la personne, le collectif et le communautaire. J'entends bien que « nulle société, même celle dite sans classes, ne peut te dispenser de parcourir l'itinéraire que t'offre l'aventure intérieure ; nulle société non plus ne peut te l'interdire, du moins totalement... Nulle société ne peut changer le cœur de l'homme. Mais à l'inverse tout ce qui contribue à épanouir l'homme, à le faire plus généreux, et donc plus heureux... peut humaniser les structures » (pp. 198-199). Cela est vrai, nous le

**La Joie créatrice de Dieu.
La paternité spirituelle est
le moyen suprême
de communication
entre les hommes...
suivre pas à pas
l'épanouissement d'un être,
susciter de l'humain,
toujours plus humain,
percevoir, ranimer
« la mèche qui fume encore »,
sans désir de possession
ni de domination,
c'est le faire être,
mais c'est également
être en lui (p. 34).**

comprenons bien. Et pourtant nous restons sur notre faim. Car le message de l'Evangile ne peut pas être fait pour une élite. Et les foules d'aujourd'hui, comme celles auxquelles parlait Jésus, ont besoin d'être appelées à un « accomplissement personnel » mais en même temps à un *accomplissement communautaire*. Les chrétiens qui donneront ce double témoignage vivant de leur foi ont la clé de l'évangélisation de demain. N'est-ce pas d'ailleurs ce que préfigurent ces groupes si divers d'hommes et de femmes qui, en plein milieu urbain, redécouvrent ensemble l'Evangile, refont un tissu humain et spirituel solide, recomposent les cellules vivantes sans lesquelles le corps de l'Eglise ne serait qu'un cadavre ?

C'est pourquoi, en accueillant avec joie le témoignage spirituel d'un rural, nous attendons aussi celui des urbains.

A chacun sa grâce.

A chacun finalement de s'interroger en lisant ce livre. A chacun d'écouter son appel, de suivre librement les chemins qu'il ouvre devant nous.

Il nous apporte, au delà de ses critiques, une raison fondamentale d'espérer. Il est sain. Il est tonique. C'est l'air de la forêt creusoise. Je me souviens qu'au départ des prêtres-ouvriers, plusieurs de ceux-ci venaient y refaire leurs forces. Nous avons plus besoin que jamais, surtout dans les grandes cités, de cet oxygène vivifiant.

Quel avenir pour les ruraux ?

Paul Houée

Paul HOUEE qui est animateur à l'Association de Formation et de Perfectionnement agricoles, et chargé de recherche à la Fondation pour la Recherche sociale, a bien voulu nous autoriser à reproduire le texte d'une intervention donnée à l'Assemblée de Dourdan, en mai 1972.

C'est l'intervention d'un militant du développement rural et d'un homme d'étude à la fois. Dans le cadre de Dourdan, Paul HOUEE s'est exprimé comme quelqu'un qui se sentait lui-même concerné par la recherche passionnée du monde rural, mais aussi comme un homme d'étude qui ressent « l'appel pressant à vaincre les scrupules du scientifique, à ne pas attendre la perfection de l'analyse pour soutenir les actions en cours » et les recherches des gens de la base. (« Les étapes du développement rural » Paul HOUEE, Tome I, page 11, Les Ed. Ouvrières).

Si nous présentons ce texte, c'est aussi pour témoigner de l'intérêt que conserve pour nous cette rencontre de Dourdan où 400 chrétiens de toutes les régions de France, de divers mouvements et organismes d'Eglise ont tenté de poursuivre au delà de leur diversité un dialogue autour de cette question essentielle :

« Pour les ruraux dont nous sommes, l'Eglise sera-t-elle signe d'Espérance ? ».

Un monde rural est en train de disparaître, un autre monde rural se cherche, mais se trouvera-t-il ? Nos campagnes françaises sont tiraillées entre l'attachement à des valeurs profondes dont elles présentent la richesse irremplaçable pour le monde de demain et l'attrait d'aspirations nouvelles dont elles devinent l'intérêt immédiat ; elles sont écartelées entre l'angoisse de leur remise en cause radicale et la prise de conscience encore indécise de leur diversité et de leurs nouvelles fonctions dans la société de demain.

En quelques années, nous avons dû quitter le rivage des certitudes établies et des distinctions commodes. Jusqu'en 1960 environ, personne n'ose remettre en question l'existence d'un monde rural solide et autonome, articulé autour d'une agriculture relativement homogène et les ruraux envisagent leur avenir comme la continuation améliorée d'une évolution autonome. Le monde rural doit se développer à son rythme propre, se moderniser de façon originale à côté du monde urbain et industriel, en sauvegardant ses valeurs essentielles indispensables pour l'avenir de la société moderne. Or, en quelques années, le progrès technique, l'intégration économique et la culture de masse font voler en éclats ces certitudes et ces sécurités : on passe de l'autonomie à l'intégration qui désintègre, de la solidité du modèle existant à l'interrogation devant un avenir éclaté, d'une cohérence ruraliste à la recherche d'un nouveau progrès.

Or sous les maux dont souffre notre monde rural, l'un des plus graves et des plus urgents à traiter réside dans cette vague de découragement, de démoralisation, de perte d'identité, dans cette impression d'impuissance et d'écrasement qu'éprouvent de nombreuses campagnes face à leur avenir. Le drame de ce milieu dominé, désarticulé, est d'être obligé de s'en remettre à des imaginations et des pouvoirs extérieurs pour trouver sa place dans la civilisation contemporaine, mais celles-ci ne retiennent que tel ou tel aspect en fonction de leurs intérêts et de leurs visées, non à partir du développement profond et global

des sociétés rurales. Elles ne peuvent lui offrir que des projets différents, parfois contradictoires, souvent éphémères, toujours partiels : depuis une vingtaine d'années, que de thèses et de programmes successifs en matière de politique agricole, de protection de la nature, d'aménagement de l'espace, voire de rénovation rurale et de développement régional, réponses fragmentaires face à un monde traumatisé ou résigné qui a besoin d'un projet global cohérent et crédible, d'une vision dynamique de son devenir, pour se mettre en mouvement et être le créateur de son destin.

A une vision unifiée et autonome de l'avenir rural, succède donc un ensemble inorganisé de visions partielles qui privilégient tel ou tel aspect du devenir des sociétés rurales absorbées par la société globale.

- les plus nombreuses retiennent l'organisation économique et professionnelle des activités rurales.
- d'autres actuellement privilégient l'aménagement des campagnes.
- quelques-unes enfin partent de l'animation de la vie collective.

Sur chacune de ces 3 grandes approches, existent plusieurs attitudes, plusieurs options fondamentales que nous essaierons de typer en 4 attitudes ou stratégies essentielles :

- le laisser faire,
- la préservation,
- l'adaptation,
- la transformation.

L'organisation économique et professionnelle

L'avenir du monde rural s'exprime d'abord, et avant tout, à travers l'avenir des professions de plus en plus diverses qui s'y emploient et font vivre la population. Les campagnes françaises sont en train de retrouver la grande diversité d'activités qui les caractérisait avant la révolution industrielle. Déjà l'agri-

culture ne représente plus guère que 40 % de la population rurale, 30 % demain, peut-être moins après-demain ; elle sera encore majoritaire dans les campagnes profondes, mais elle est déjà largement dominée par d'autres catégories sociales dès que l'on se rapproche des zones urbanisées. L'artisanat se maintient, s'adapte, se reconvertit dans la sous-traitance ou dans un service de qualité, et emploie 12 % de la population active des communes n'ayant pas 5 000 habitants ; l'avenir du commerce est plus problématique, coincé qu'il est entre sa dépendance envers une clientèle rurale en pleine mutation et la concurrence effrénée des grandes surfaces urbaines. On voit se développer certaines professions libérales et surtout ce monde complexe des ruraux ouvriers qui sont déjà, en de nombreuses régions, la catégorie la plus importante et le seront de plus en plus, monde insaisissable qu'ignorent toutes les études scientifiques : tout au plus sait-on qu'environ 1 200 000 salariés de l'industrie habitent la campagne. Il faut renoncer à avoir une image précise de la répartition professionnelle, tant les activités se chevauchent, tant la même profession éclate souvent en groupes différents, sinon opposés, selon les régions, les types de production, les modes d'insertion dans la vie économique, les prises de conscience et les stratégies mises en œuvre. Une conception de l'activité rurale fondée sur l'unité paysanne vole en éclat, mais quel avenir attend les travailleurs des campagnes ?

1°) Laisser faire : l'intégration capitaliste.

Pour beaucoup, l'évolution est irréversible ; le mode de production rural sera totalement absorbé par l'économie industrielle dominante. Des mesures sociales, des arguments politiques ne changeront pas le cours de l'histoire. La cause est entendue : une agriculture de type familial agonise rapidement et va s'effondrer ; elle sera remplacée par 100, 200 ou peut-être 300 000 entreprises salariales totalement intégrées aux techniques, aux circuits économiques et financiers de l'éco-

nomie industrielle, en devenant la base extractive des industries alimentaires. Un groupe de chercheurs de l'I.N.R.A. autour du professeur Bergmann, a élaboré un modèle futuriste d'une agriculture fortement modernisée, capable de nourrir aux moindres frais 75 millions de consommateurs. Cela supposerait :

- 8 millions d'ha en cultures intensives, 12 millions d'ha pour l'élevage, le reste, soit 13 millions étant gelé et enlevé à l'usage agricole, donc réduction de 40 % de la S.A.U.
- 600 000 travailleurs permanents et 200 000 saisonniers, au lieu de 3 millions actuellement.
- 33 780 unités de production spécialisées, susceptibles de se réunir en un nombre restreint d'entreprises agricoles reliées aux firmes et aux capitaux de l'industrie, au lieu des 1 500 000 exploitations actuelles. Le Rapport Vedel et certaines orientations du VI^e Plan ont montré que ce modèle pouvait inspirer une politique agricole exigée par l'industrialisation accélérée du pays. Cette tendance reste comme une tentation permanente pour les responsables de l'économie capitaliste : une solution est indispensable et l'on ne peut éternellement soutenir à grands frais une agriculture périmée ; mieux vaut l'aider à se reconvertir plutôt que de lui donner l'illusion d'un avenir possible : « Adieux coquelicots et vive les taux de croissance à la japonaise ! ».

Ce qui vaut pour l'agriculture vaudra pour les autres professions rurales. L'artisanat et le commerce seront les ateliers de sous-traitance et les dépôts locaux des firmes industrielles, subiront tous les contrecoups de la conjoncture économique. La plupart des entreprises rurales seront intégrées aux grandes firmes internationales et à leurs spéculations, les campagnes risquent de devenir trop souvent « des régions pilotes pour entreprises pirates ». Les ruraux ouvriers ne seront plus une classe intermédiaire entre le monde ouvrier et le monde agricole : ils seront des salariés parmi d'autres salariés. Si on laisse faire les mécanismes de l'économie libérale, tout laisse prévoir

une concentration des activités agricoles et rurales aux abords des zones urbaines, de certains grands axes, dans les régions de grande culture, laissant libres les 3/4 du territoire pour les activités de loisirs et pour la subsistance des marginaux de notre société.

2°) Préservation : le maintien de l'économie traditionnelle.

Devant une telle menace, certains ruraux capitulent, mais beaucoup se rebiffent en faisant appel à toutes les valeurs réelles ou supposées de ce qui a fait leur vie. Vouloir faire disparaître le mode de production artisanal est une aberration humaine et une grave erreur économique. Ce sont les entreprises capitalistes qui engagent les marchés de leurs surplus et qui coûtent si cher à la collectivité, car elles ne cherchent que le profit, non la réponse aux besoins des hommes. Alors, que ces entreprises géantes prennent en charge la résorption des excédents qu'elles produisent ; que les aides publiques soient réservées à la modernisation des exploitations familiales, à une indexation des prix agricoles qui garantissent une juste rémunération de ce travail. Cette sélectivité découragera les spéculateurs qui iront chercher fortune ailleurs, et l'agriculture pourra se moderniser à son rythme propre. La même politique d'aides financières et sociales vaut pour l'artisanat, le commerce rural et les petites entreprises, qui serviront mieux l'ensemble de la société avec plus de qualité et de sécurité que les supermarchés, les grandes firmes relevant de pouvoirs extérieurs, dont l'objectif est de piller et non de développer les ressources régionales. Cette position, qui fut longtemps celle d'une grande partie de la F.N.S.E.A., est aujourd'hui reprise par le M.O.D. E.F., le C.I.D.U.N.A.T.I., les tenants de l'agriculture biologique. S'agit-il de manœuvres démagogiques provisoires ou d'un vaste courant populaire en quête d'une expression mieux adaptée ?

3°) Adaptation : le modèle néo-artisanal.

Pour beaucoup de responsables et d'experts ruraux, c'est une illusion dangereuse de faire croire que l'on pourra maintenir des activités de type artisanal comme des oasis protégées dans un univers industriel. L'évolution économique a des contraintes auxquelles il faut se plier, mais elle comporte aussi une certaine capacité d'adaptation ; en tout cas, elle n'a pas ce caractère implacable et infaillible de certaines projections d'économètres en chambre. Les études les plus récentes obligent à en revenir à des prévisions plus maniées. On avait amorcé que l'agriculture allait être totalement absorbée par les firmes industrielles ; on découvre que les capitalistes n'ont pas intérêt à prendre en charge l'ensemble d'une production et les risques qui s'y rattachent, que l'intégration reste limitée à quelques produits et que les agriculteurs peuvent conserver une certaine autonomie en multipliant et en variant leurs contrats. On avait prédit que les exploitations familiales allaient être balayées par les entreprises agricoles, or tout démontre la fragilité des entreprises capitalistes en temps de crise, la résistance et l'étonnante capacité d'adaptation des fermes familiales aux incitations de l'économie moderne.

On va donc vers une « agriculture néo-artisanale » où, à côté d'une agriculture à temps partiel et de fermes géantes, se consolideront quelque 700 000 exploitations familiales, ayant 30 ha de moyenne, mais qui compenseront leur petitesse par des productions spécialisées, l'entraide et les formes coopératives, une solide formation et information des agriculteurs. De même, l'artisanat, le commerce, les entreprises rurales se moderniseront en se formant à la gestion, aux techniques récentes, en s'ouvrant à la sous-traitance, en s'organisant en coopératives et groupes de négociation pour obtenir des firmes industrielles de contrats avantageux. Tout démontre la rentabilité économique et les chances de participation de ces petites et moyennes entreprises qui savent se moderniser, s'associer, en échappant à la pesanteur et au gâchis des grandes struc-

tures. On reconnaît là la position souvent affirmée, sinon effectivement réalisée, par la plupart des organisations professionnelles et les pouvoirs publics en milieu rural, du moins ces années dernières.

4°) Transformation : coopération auto-gérée.

Pour certains courants minoritaires, ces mesures d'adaptation ne suffiront pas à assurer l'avenir des entreprises familiales et la libération de leurs travailleurs, face à la puissance des firmes industrielles et de l'économie de profit. Il faut s'organiser en une construction coopérative conçue comme une pyramide, qui allie la décentralisation dans la décision et la concentration dans l'action, qui se fonde sur une gestion aussi participative et décentralisée que possible et sur une démocratie économique vraiment ascendante, dans le cadre d'un développement régional global et planifié. On peut concevoir le modèle suivant :

— au niveau de la production, des G.A.E.C. rassemblent plusieurs exploitations en ateliers spécialisés ou polyvalents qui élaborent eux-mêmes leurs orientations et leurs disciplines de production.

— au niveau de la collecte, ces groupes s'associent en une coopérative polyvalente intercommunale qui collecte, stocke, assure un premier conditionnement des produits locaux, fournit aux groupes de base la totalité des approvisionnements en produits, moyens financiers, des services d'encadrement technique et de conseil économique.

— au niveau de la transformation et de la commercialisation, des coopératives spécialisées.

— enfin au niveau de la programmation, de grands complexes coopératifs régionalisés qui intègrent les coopératives spécialisées, peuvent soutenir la concurrence internationale et devenir les pôles de la croissance économique régionale.

On pourrait étendre ce modèle à l'artisanat, peut-être au commerce, jeter ainsi les bases d'un régime économique autogéré et d'un socialisme décentralisé. Mais est-ce possible sans un changement radical de système ?

Laquelle de ces quatre options l'emportera ? Un certain mode de production artisanal peut encore se maintenir en agriculture et ailleurs s'il trouve des ressources extérieures ; une agriculture totalement intégrée reste une tentation technocratique permanente qui deviendrait vite réalité si l'Europe agricole est livrée à l'économie libérale ; le modèle néo-artisanal dispose d'atouts solides et le modèle coopératif suppose des militants convaincus, sinon une transformation de notre société. Les orientations qui seront prises au plan économique, quelle que soit l'importance actuelle de ce niveau, dépendront de plus en plus de choix plus fondamentaux de la société tout entière.

L'aménagement des campagnes

Le contraste est remarquable entre le recul de l'agriculture dans la vie économique et sociale du pays et l'intérêt croissant porté à l'espace rural par l'opinion et les pouvoirs publics. L'espace rural acquiert de nouvelles fonctions, revêt une signification inédite, devient l'enjeu de forces qui cherchent à le conserver, à l'accaparer ou à l'aménager selon leurs conceptions et leurs intérêts.

L'espace rural se voit confier de nouvelles fonctions :

— fonction économique : il est et il restera le support de la production agricole et forestière, mais il devient aussi le lieu des implantations industrielles, des zones artisanales, des infrastructures collectives (autoroutes, aérodromes) et de l'extension des activités urbaines. En l'an 2 000, 2 millions d'ha auront ainsi été pris par des activités économiques autres qu'agricoles.

— fonction résidentielle : les ruraux ouvriers seront à l'avenir 2 fois plus nombreux que les agriculteurs ; les campa-

gnes accueilleront autant de retraités que de population active. Surtout, on verra se répandre partout les résidences secondaires : 447 000 en 1954, 1 600 000 en 1971, 3 000 000 prévues en 1980 ; il s'en crée 200 par jour, 75 000 par an, soit plus que de fermes à disparaître.

— fonction re-créative : pour les citadins surmenés qui étouffent dans l'environnement et l'anonymat urbain, la campagne devient le lieu de détente, de ressourcement vital. « Vêtu de nylon, nourri de conserves, environné de préfabriqué, l'homme voudra boire l'eau à la source, le vin à la barrique, sentir le soleil sur son visage et la terre sous ses pas ». Aussi le tourisme devient l'un des grands phénomènes de ce temps. Plus de 40 % des Français prennent des vacances ; depuis 30 ans, la durée des congés payés a doublé.

A la fin du siècle, les citadins passeront la moitié de leur année à la campagne, la montagne ou la mer. Mais déjà le flot touristique est comme un fleuve qui arrose chaque année de nombreuses régions rurales, avec ses périodes de crues et ses moments de sécheresse, apporte ainsi aux collectivités des moyens de vivre. Encore faut-il que celles-ci puissent les accueillir, les valoriser ; mais l'espace rural ne reçoit que 4 % des crédits d'aménagement touristique.

— fonction écologique enfin, la lutte contre les pollutions, les nuisances de la société industrielle, la protection de la nature donnent à l'espace un rôle irremplaçable et une valeur croissante pour la santé des hommes. On assistera à une inversion des raretés et par là des valeurs économiques : les produits industriels qui étaient rares deviennent abondants, banalisés ; l'eau, l'air, la terre, qui étaient abondants et de vil prix deviennent rares et acquièrent toujours plus de valeur.

Aussi l'aménagement rural devient une chance d'avenir, une grande affaire, mais pour qui ? Plusieurs grandes tendances se le disputent en effet en fonction de leurs conceptions.

1°) Laisser faire : la colonisation urbaine.

Si on laisse l'espace rural au jeu de l'économie libérale, on va vers une colonisation urbaine, vers une invasion des campagnes par les services de l'Équipement, les agences immobilières, les promoteurs, leurs capitaux et leurs scandales. Pour eux, l'espace rural n'a pas d'existence propre : il est l'espace non encore urbanisé, une réalité négligeable ou gênante entre l'espace urbain à étendre et l'espace naturel à protéger. Il est le réservoir où la ville puise la terre, la main-d'œuvre, l'eau dont elle a besoin pour ses logements, ses usines et ses loisirs, le dépotoir où elle déverse ses déchets, ses nuisances et ses épaves. La ville choisit seulement en fonction de ses besoins, sans tenir compte des aspirations, des intérêts des indigènes ; elle se comporte en conquérant, désarticule les collectivités rurales, crée des déserts humains et fait des ruraux les manœuvres, des « portugais du tourisme ». Surtout, que l'espace soit accordé aux plus offrants, aux agences, aux spéculateurs qui sauront le rendre attractif, l'équiper aux goûts du public. A l'État de le mettre en réserve, de « geler » les terres suffisantes en les dégageant des servitudes agricoles ; à lui de viabiliser les terrains, de parer aux gaspillages et aux dégradations les plus graves, à lui aussi d'entretenir à ses frais ces gardiens de musée que seront devenus les derniers survivants de la paysannerie. Les promoteurs obtiennent que l'État protège certains sites, y interdise les constructions ; puis, quand les prix ont suffisamment baissé, ils obtiennent des dérogations pour bâtir des résidences luxueuses ; bénéfice possible : 10 milliards d'A.F. pour 100 ha ; dans la région parisienne, une ferme de 20 ha vaut de 30 à 600 millions d'A.F., selon qu'il est interdit ou permis d'y construire ; or il y a eu, pour cette seule région, 20 000 dérogations de 1960 à 1964 et 80 000 depuis 1965. On s'empare des fermettes, on bloque les accès aux plages, on reconstruit « le mur de l'Atlantique » et l'espace rural devient un paysage de « propriétés privées, entrée interdite ». De même, les pollueurs deviennent les anti-pollueurs, car il y a autant d'argent à gagner en nettoyant

l'environnement qu'en le salissant. Bref, la campagne ainsi colonisée devient un lieu de profit et de pillage pour certains, de satisfaction immédiate pour beaucoup, à l'exclusion de la majorité des ruraux que l'on parquera en quelques réserves pour qu'ils n'encombrent pas la nature.

2°) Préservation : défense des intérêts locaux.

Devant cette invasion, les ruraux sont tentés de se bloquer, de s'organiser en défense des intérêts locaux, pour lutter contre les empiètements urbains, contre les déprédations commises par les vacanciers, de s'ériger en « chasse gardée », de s'opposer aux mesures d'accueil, d'aménagement et d'ouverture. On luttera jusqu'au bout, on préférera mourir dans son village ou sur ses terres désertes plutôt que de s'entrouvrir au tourisme : on finira dans la misère, mais jamais on ne touchera à nos montagnes ! Il y a en chaque rural un instinct de propriétaire farouchement attaché à sa terre, à son pays et toujours prêt à se battre contre l'envahisseur.

3°) Adaptation : l'aménagement pour les ruraux.

Certaines forces rurales commencent à prendre conscience de l'intérêt de l'espace qu'elles occupent et des convoitises dont il est l'objet ; elles élaborent une politique d'aménagement rural qui, de simple riposte à l'invasion urbaine, tend à s'organiser en ensemble cohérent, en alternative de développement pour un monde à la recherche de raisons de vivre. Les ruraux, leurs organisations et leurs services sont les plus qualifiés pour aménager leur espace en fonction de leurs besoins et pour le rendre accessible au plus grand nombre. Il faut traiter l'espace rural pour lui-même, de façon relativement autonome. C'est dans la mesure où cet espace aura trouvé son organisation particulière, distincte, mais complémentaire de l'organisation urbaine, qu'il pourra remplir, dans les meilleures conditions, les fonctions d'approvisionnement, d'accueil, de ressourcement

et de protection de la nature que la société attend de lui. Pour cela, il faut inclure dans le domaine rural les centres de 2 000 à 5 000 habitants, voire les petites villes de 5 000 à 20 000 habitants, hors des grandes agglomérations, car elles sont les pôles d'équipement et d'animation des régions rurales.

Dans ces campagnes ainsi élargies, qui auront demain plus de 20 millions d'habitants, il faut faire émerger des villages centres et des centres ruraux, y concentrer les équipements nécessaires pour mettre les réserves à égalité de services avec les urbains. Mais on ne peut dresser un schéma général d'aménagement ; à chaque région d'élaborer son plan d'aménagement rural en fidélité à son service, à son histoire, aux aspirations et aux possibilités de sa population, de mettre en valeur l'étonnante diversité de ses paysages et de ses cadres de vie. Leur aménagement rural ainsi conçu sera profitable aux ruraux, mais aussi à l'ensemble du pays, à commencer par les classes sociales les plus pauvres ; il sera économiquement et humainement beaucoup moins coûteux que « les fricassées de l'urbanisation », des villes tentaculaires et de leurs équipements démesurés.

4°) Transformation :

aménagement global et socialisation de la nature.

Il faut intégrer l'espace rural dans l'aménagement et le développement régional, en évitant aussi bien une urbanisation incontrôlée qu'un ruralisme défensif. Mais l'aménagement variera d'une région à l'autre, selon la densité de peuplement, d'activités et d'échanges :

- Dans la zone à forte densité, l'espace rural sera subordonné aux besoins urbains, et l'agriculture y deviendra une coupure verte entre les agglomérations.
- Dans les zones à moyenne densité, il faudra combiner les différentes activités économiques, les fonctions de l'espace,

faire surgir des « foyers d'activité » où seront concentrés les équipements et les emplois.

● Dans les zones à faible densité, il faudra maintenir une population suffisante, en lui assurant des emplois, des services, des structures d'accueil. Pour parvenir à cet équilibre, cela suppose que soit créé un véritable pouvoir public de l'espace, une péréquation entre les propriétaires des espaces naturels à préserver et les propriétaires d'espaces à bâtir, entre les communes vertes et les communes urbaines. Et pourquoi ne pas confier aux collectivités locales la gestion de ce patrimoine public et de ces caisses de compensation foncière ?

En matière d'aménagement rural comme d'organisation économique, les jeux ne sont pas faits. Si les groupes ruraux ne s'organisent pas rapidement et intelligemment, ils seront dépossédés de leur terroir et refoulés en des réserves sans intérêt et sans avenir. Les ruraux sauront-ils surmonter leurs réflexes de propriétaires agressés ou leurs tentations d'aménagement autarcique ? Sauront-ils trouver dans les milieux urbains et près des pouvoirs publics des alliés capables de les comprendre, de les aider à mettre en valeur leurs campagnes et à en offrir les avantages au plus grand nombre ?

L'animation de la vie collective

Par delà les difficultés économiques et professionnelles, par delà les concurrences et les surenchères dont l'espace rural est l'enjeu, il faut aller jusqu'aux niveaux plus profonds de la vie collective, sociale et culturelle, pour comprendre l'ampleur des interrogations qui hantent le milieu rural et aussi l'enracinement des mouvements collectifs qui l'animent. Les organisations économiques les meilleures, les aménagements collectifs les plus judicieux, les interventions administratives les plus pertinentes ne réussiront pas s'ils ne sont pas épaulés par une volonté collective de l'ensemble de la population, par une certaine vitalité et un réel dynamisme du tissu social. Mais, en de nombreuses régions, est-ce encore possible ?

1°) Laisser faire :

le nivellement par la société urbaine.

Si on laisse les forces de la société de masse agir selon leur pente naturelle et leur puissance, les collectivités rurales seront rapidement submergées par le raz de marée des influences et des modes de vie urbaine. Tant que l'imprégnation s'opère à un rythme assez lent, tant que l'écart n'est pas trop grand entre le modèle proposé et les ressources locales, les sociétés rurales digèrent, réinterprètent l'effort extérieur et s'y adaptent. Mais lorsque les migrations quotidiennes, la propagation des résidences secondaires urbaines, le retour fréquent des étudiants au village, la généralisation des communications de masse introduisent partout les modèles citadins, la civilisation de la mobilité et souvent de l'éphémère, alors les sociétés locales se désagrègent, éclatent en des groupes divers, souvent opposés, écartelés entre l'attachement au pays et l'attrait de la ville qu'ils parent de tous les avantages. Les ruraux perdent leur identité, ils flottent à la dérive, entre l'attachement à un passé qu'ils savent révolu et la peur d'un avenir éclaté où ils n'ont plus de place ; ils rejettent sans critique tout ce qui vient de leur histoire, de leur terroir et ils absorbent sans discernement tout ce qui vient d'ailleurs. La phase actuelle est particulièrement douloureuse et aiguë, car les campagnes françaises subissent en une seule génération des mutations que d'autres pays ont étalé plus largement. Mais ces résistances vont s'effacer : il n'y aura plus demain qu'une seule société urbaine qui aura éliminé tous les particularismes provinciaux, tous les vestiges de culture rurale, survivances d'une civilisation périmée. Bebel écrivait déjà au siècle dernier : « Il se confirme une fois de plus qu'il n'y a pas de classe plus bornée que notre paysannerie. Quiconque trouve satisfaction dans l'obscurantisme le trouvera dans la survivance de cette classe. Le progrès humain exige qu'elle disparaisse ». Bebel sera satisfait, car demain, l'immense majorité des Français habiteront les zones urbanisées, d'où il leur sera facile de s'échapper pour aller cultiver qui sa ferme ultra-moderne, qui les pelouses de sa résidence secon-

daire. Demain, il n'y aura plus aucune différence entre citadins et ruraux : tout le monde goûtera les joies de la civilisation de l'abondance et du bouillonnement culturel.

2°) Préservation : le ruralisme conservateur.

Il ne manque pas de forces rurales pour réagir devant cette destruction, pour se réfugier dans un repli individualiste, dans l'exaltation du passé, des valeurs rurales ; que n'a-t-on célébré les campagnes « pourvoyeuses de vie » pour les villes « tombeaux de races », la valeur de l'exploitation familiale « pépinière d'hommes de bon sens, habitués à travailler dans le concret... qui assure le réalisme, qui protège des idéologies qui affaiblissent notre monde, des innovations qui n'ont pas fait leurs preuves, des bouleversements imprévisibles ». Les campagnes gardiennes des vertus de la race et de l'ordre, apporteront aux villes instables et fiévreuses l'équilibre, le bon sens, une réserve de santé : développer les valeurs rurales devient une œuvre de salut public ; il y va des équilibres les plus fondamentaux de la vie physique et de la vie sociale.

Ce courant profond reçoit aujourd'hui le renfort d'un ruralisme urbain, celui des citadins qui veulent fuir l'enfer urbain et l'univers artificiel, celui des jeunes qui veulent échapper aux contraintes de la société de consommation, retrouver la nature, la liberté, faire des campagnes un havre de paix où pourront se réfugier ceux qui veulent éviter la folie collective et l'asphyxie des cités géantes. Il y aura demain un temps urbain de la production et de l'échange et un temps rural aussi long de repos, de liberté et de nature. Alors, sauvons les campagnes : il y va de la qualité de la vie. Là-dessus, se greffe un ruralisme de boutique : celui du folklore local, des chaumières restaurées, des fermettes à la Marie-Antoinette, et un certain ruralisme messianique, celui de groupes anarchistes qui promettent la lune aux ruraux pour les embarquer dans leur ivresse.

3°) Adaptation : l'animation communautaire.

Un développement rural effectif et durable est possible, mais il doit partir de la base : « Les marmites commencent toujours à bouillir par le fond, jamais par le couvercle » dit un vieux proverbe mexicain. On voit actuellement certains chercheurs qui avaient d'abord prédit « la fin des paysans », approfondir les conditions de viabilité des collectivités locales et la transmission des cultures régionales ; on voit surtout se diffuser des expériences qui veulent mobiliser l'initiative et la responsabilité à la base et seulement à la base, à partir d'un événement, d'une enquête-participation, l'animation communautaire doit aider les populations à exprimer leurs besoins, leurs aspirations, à s'organiser localement pour répondre à ces besoins et à collaborer avec les pouvoirs publics pour améliorer leur situation. Ce qui compte, c'est de déclencher un espoir, une volonté collective, puis de transformer cette bonne volonté générale en projet crédible capable d'être écouté et en même temps d'entreprendre aussitôt des améliorations, des « micro-réalisations » qui feront passer la population de la mise en éveil à la mise en confiance et ensuite à la mise à l'action.

Cela suppose un renforcement du pouvoir local : la faiblesse de celui-ci est l'un des goulots d'étranglement du développement rural et l'action en faveur des collectivités locales l'une des priorités pour offrir un avenir à nos campagnes. Malheureusement, sur 37 700 communes, 34 500 n'ont pas 2 000 habitants et 24 000 n'ont pas 500 habitants, seuil minimum pour une gestion municipale. Il faut donc aider nos communes à se regrouper en SIVOM (1 108 actuellement), les plus petites à fusionner ; il faut revoir les bases de la fiscalité locale, donner aux communes des moyens financiers adaptés, aux élus locaux une formation et une information appropriées. La plupart de nos municipalités sont condamnées à l'interdépendance mutuelle ou à la dépendance accrue envers une administration qui dilue la responsabilité et entretient la mendicité. Des conseils municipaux à l'écoute de la population, des maires dynamiques

et compétents, des syndicats intercommunaux ayant les moyens de leur politique, et l'on verra les sociétés rurales capables de proposer des projets et de mettre en œuvre des actions qui surprendront les planificateurs les plus exigeants.

4^o) Transformation :

l'animation du développement régional.

Alors que l'animation communautaire concentre les énergies à la base et seulement à la base, par la revitalisation des collectivités locales, l'animation du développement global et régionalisé les porte à tous les niveaux où se joue le développement, où des pouvoirs tentent de maîtriser l'ensemble des mutations déclenchées par le progrès. L'animation communautaire est valable si elle est point de départ d'une transformation plus large et plus radicale ; elle est dangereuse si elle reste à l'échelon local, car elle sera facilement récupérée par les niveaux supérieurs qui sauront favoriser ce « bricolage local » pour faire passer leurs projets et consolider leur emprise. Aussi l'animation du développement doit agir :

- à la base, en redonnant vie à la démocratie locale en toutes ses dimensions ;
- au niveau du secteur d'aménagement et d'animation, en regroupant les communes en une unité territoriale où peuvent s'opérer les prises de consciences, s'exprimer les aspirations, se concevoir de nouvelles solidarités, où l'on soit capable de faire quelque chose ensemble ;
- au niveau de la zone de développement, qui réunisse plusieurs secteurs en un ensemble assez fort pour organiser sa vie économique avec assez de diversité pour garantir la sécurité de l'emploi et assez de cohérence pour que la région puisse poursuivre son développement par elle-même ;
- au niveau de la grande région enfin, échelon de la planification, de la décision politique, ce qui suppose que la région soit autre chose qu'un syndicat de préfets ou de

conseils généraux, mais qu'elle soit dotée de pouvoirs réels, contrôlés par une assemblée élue.

Croire qu'une population puisse concevoir son avenir, maîtriser son économie et son espace, cela peut paraître utopique à certains, aventureux pour ceux qui bâtissent le monde à coups d'ordinateurs. Pour promouvoir leur identité et leur liberté, les sociétés rurales n'ont d'autre solution que ce sursaut collectif. C'est là leur drame, mais aussi leur chance. Rendre des groupes humains conscients, solidaires, agissants et responsables devient la tâche la plus importante ; aider chaque personne, chaque groupe, chaque collectivité ou région à retrouver ses racines, à prendre conscience de sa situation avec ses contraintes, ses contradictions et aussi avec ses possibilités, à nouer ces aspirations en un projet commun et à faire germer les coopérations vitales pour demain, à saisir les moindres chances de participer à la maîtrise du destin collectif et d'accéder à des responsabilités créatrices à tous les niveaux, voilà la condition pour un avenir rural, pour l'avènement d'une « civilisation du développement d'hommes et de femmes responsables, créateurs et solidaires, en recherche de leur libération », pour reprendre le projet du M.R.J.C.

Ainsi donc, d'anciens conflits s'estompent, de nouveaux enjeux se dessinent : l'opposition n'est plus entre villes et campagnes, entre industrie et agriculture ou artisanat, mais entre les forces qui conduisent l'évolution, entre les intérêts, qui les animent, entre les conceptions qui les inspirent. Il n'y a pas de développement sans une dimension et une action politiques, sans un certain projet de société. Quatre grandes options paraissent maintenant s'offrir aux sociétés rurales, résumant l'ensemble des interrogations et les perspectives de ce monde en quête d'avenir :

le laisser-faire : le progrès économique est irréversible et la sélection nécessaire est souhaitable : subsisteront les grandes entreprises salariales totalement intégrées dans les circuits techniques et financiers de l'économie dominante ; les activités

rurales se concentreront en des zones rentables et la majeure partie du territoire sera libérée pour les besoins d'une civilisation urbaine qui fera disparaître les particularismes locaux et les survivances rurales, vestiges d'une époque périmée, maintenant néfaste pour l'avancée humaine.

préservation : l'économie de profit et la société d'opulence conduisent le monde à la servitude et à la catastrophe ; le maintien à tout prix du maximum de fermes, d'ateliers et de commerces familiaux, la défense des intérêts locaux, la préservation de la campagne, des vertus et des coutumes rurales apporteront le bon sens, l'équilibre, la santé et le sens de l'indépendance à des sociétés en délire.

adaptation : plutôt que de tout brader ou de tout conserver ; il faut humaniser une évolution nécessaire, en modernisant les entreprises familiales et en les renforçant par des services efficaces, en confiant aux forces rurales l'aménagement de leur espace pour le rendre accessible à tous, en revitalisant le tissu social pour une animation et un renforcement des collectivités locales.

transformation : ces réformes ne suffiront pas pour développer et pour libérer les sociétés rurales ; il faut changer le système et reconstruire à partir de la base, par une coopérative autogérée, par une gestion décentralisée de l'espace et une socialisation de la nature, par une animation du développement qui suscite à tous les niveaux une participation effective et une création permanente.

Aussi bien, les jeux ne sont pas faits : en développement, il n'y a pas de déterminisme fatal ni d'étape ultime. La politique du laisser-faire dispose d'une logique impitoyable, de la puissance de ses capitaux et de ses pouvoirs ; l'attitude de préservation a des racines profondes qu'il ne faudrait pas sous-estimer, mais risque de n'être qu'une illusion dangereuse. Une politique d'adaptation paraît plausible et réalisable à court terme, mais suffira-t-elle ? Une politique de transforma-

tion est capable de dynamiser les esprits les plus novateurs, mais sera-t-elle capable d'entraîner tout un peuple dans une conversion exigeante ? Cela dépend de l'ensemble de la société et du prix qu'elle saura consentir pour se donner un nouveau style de vie. Cela dépend surtout des groupes ruraux, de leur capacité de création collective, de leur contribution effective à la gestation d'un monde nouveau. Les ruraux ne se battent pas pour défendre des hectares ou conserver un passé, mais pour apporter à la civilisation urbanisée de demain ce dépassement qu'elle appelle vers plus de liberté de créativité et de solidarité vécue.

L'Esprit Saint est allé chercher un vieux paysan de Bergame pour que l'Eglise commence à se dégeler et que le monde entier se reprenne à espérer. Aujourd'hui, le Concile repart aussi à la base à travers ces communautés balbutiantes, ces groupes en recherche qui sortent de terre, encore timides et incertains, comme de nouvelles pousses gorgées de sève évangélique, mais dont l'étonnante convergence annonce la Pentecôte que nous attendons et que nous préparons.

Vous connaissez sans doute le cri prophétique par lequel Léon Bloy mourant saluait notre temps. « J'attends les Cosaques et le Saint-Esprit », dans nos campagnes les Cosaques arrivent au galop, alors soyez les hommes de l'Esprit.

" Je roule pour vous "

" Vous ne roulez pas, on vous roule ! "

Agnès Pitrou

L'équipe sacerdotale qui partage la condition des routiers devait compléter cette étude par son propre témoignage.

Au moment où nous mettons sous presse leur contribution ne nous est pas encore parvenue, les horaires et le temps de travail sont la cause du retard.

Encombrements et accidents de la route, interminables trajets pour se rendre au travail, discussions autour du CONCORDE et de l'AIRBUS, projets d'aérotrains et d'hydroglisseurs... S'il est un sujet qui défraye les chroniques et les conversations de cantine et de bureau, mais aussi qui pèse sur la vie économique et collective nationale et internationale, c'est bien celui des transports. En fait, il concerne tout le monde, du banlieusard à la vedette internationale, mais surtout, il met en cause une foule sans cesse accrue de travailleurs de tous secteurs : ceux qui construisent les infrastructures et les véhicules, ceux qui les gèrent et les pilotent, ceux qui réparent et entretiennent et même ceux qui soignent les accidentés.

Il est évident que la tendance à vouloir échanger toujours plus et toujours plus vite entre régions et entre pays, qu'il s'agisse des biens ou des hommes (sans parler des idées et des informations qui ont leurs circuits propres mais empruntent aussi par-

fois les transports classiques, par exemple pour les journaux et le courrier), née d'une transformation des économies toujours plus interdépendantes, alimente ce flux de marchandises et de voyageurs. Le phénomène de boule de neige et d'auto-entraînement issu d'une concurrence constante entre les moyens de transports ne cesse de s'exercer pour « toujours plus vite », « toujours plus rentable ».

Née d'une réalité du monde moderne industriel, qui valorise la vitesse à l'égal de la rentabilité (l'une étant d'ailleurs une condition de l'autre), cette emprise des transports sur la vie économique et sociale nous pose question : ce qui était à l'origine un simple « moyen de communication » entre des hommes ou des activités, un simple auxiliaire de déplacement n'est-il pas devenu en certains cas la raison d'être et la trame qui sous-tendent la physionomie de notre civilisation ? Ainsi, les urbanistes sont tentés de concevoir le plan des villes à partir

du réseau des routes et des circulations... les logements et les activités se plaçant ensuite comme ils peuvent dans cette toile d'araignée ; nos transports quotidiens — c'est trop connu — sont dépendants des intérêts respectifs des marchands de pétrole, des fabricants de caoutchouc ou des constructeurs d'automobiles qui cherchent avant tout à trouver des marchés. Persuadé qu'il n'aura un statut social « normal » que s'il possède une automobile et bientôt deux, de plus en plus puissantes, le Français moyen (et plus encore l'Américain moyen) investit matériellement et affectivement dans ce précieux objet souvent acquis au détriment d'autres biens ou au prix d'un surcroît de fatigue et de travail, et quand il le possède, il en fait le centre de ses intérêts (il faut avoir sa voiture sous ses yeux au parking, et dans les « grands ensembles », les voitures ont plus de place que les enfants) ; puis, il lui faut bien l'utiliser au maximum, et c'est l'exode du dimanche sur les routes surencombrées, ou le trajet quotidien dans les embouteillages — y compris pour conduire parfois les enfants à l'école —. Cependant que les transports en commun qui n'intéressent aucun financier déperissent ou restent en état de sous-développement, abandonnés aux plus pauvres, aux femmes, ou aux personnes qui ne sont pas trop pressées.

Le progrès technique appliqué aux transports a fait des bonds spectaculaires depuis 50 ans, car il ne faut pas oublier que transporter hommes, matériel et bombes de plus en plus vite, de plus en plus loin, de façon de plus en plus imparable, a aussi un intérêt stratégique évident : la recherche dans le domaine militaire a donné l'impulsion et fourni ses moyens, qui sont toujours bien plus considérables et permanents que ceux de la recherche civile, pour mettre au point

des machines volantes, roulantes ou insubmersibles de plus en plus performantes. D'où une course perpétuelle au « toujours plus vite » qui marque profondément l'organisation des transports mondiaux, rendant rapidement obsolètes les appareils démodés à peine amortis, et ne permettant pas, de ce fait, que l'usager bénéficie des baisses de tarifs que l'augmentation forcée de la productivité devrait rendre possible.

Le « business » de toute nature trouve encore son compte dans ce carrousel d'engins sans cesse plus perfectionnés et confortables, lancés à grands frais sur le marché ; même s'il n'en est pas producteur, il en est consommateur pour accélérer constamment le rythme de ses affaires, aller conclure un marché aujourd'hui à Hambourg, et demain à Lisbonne, rencontrer ses partenaires à San Francisco et à Tokyo... D'où le soin apporté par les réseaux de transports à capitonner leurs trains de luxe et leurs avions, tandis que les lignes secondaires, qui n'intéressent que l'usager « modeste » allant faire ses courses en ville ou se rendant à son travail, sont fermées, et que cahotent sur les routes avec des horaires immuables et mal ajustés, des autocars souvent désuets que l'on attend sous la pluie au coin des routes...

Phénomène exemplaire du monde capitaliste dans lequel les pays socialistes se trouvent partiellement entraînés par l'interdépendance mondiale des échanges (1), le développement des transports prête donc ample matière à réflexion puisqu'on y trouve tous les caractères d'une économie au ser-

(1) Partiellement seulement, par exemple au niveau des compagnies aériennes ayant des lignes extérieures, car sur le plan des transports intérieurs et urbains, la priorité continue à être donnée aux transports collectifs sous toutes leurs formes, à tarifs très bas même pour l'avion « intérieur ». Mais la gangrène de l'automobile ne les menace-t-elle pas peu à peu ?

vice du profit et non au service de l'homme : productivisme forcené qui pousse à la consommation, expansion considérée comme un dogme, gestion et organisation conçues pour les possédants, mythes lancés et entretenus par les moyens de communication de masse pour entretenir la machine consommatrice et dissimuler les vices du système et les difficultés de l'usager en le faisant rêver aux appareils prestigieux et aux records de vitesse dont d'autres seront les acteurs (2).

Laissant de côté pour le moment les

conséquences de la conception et de l'organisation des transports sur ceux qui sont impliqués dans le processus de leur fabrication — cette immense armée de travailleurs des travaux publics et chantiers qui construisent les routes, ou les infrastructures, des ouvriers de l'aéronautique, de l'automobile, du matériel roulant, des appareils de contrôle... — nous nous contenterons de jeter un regard sur ceux qui travaillent à les faire fonctionner, et sur ceux que l'on appelle, selon un terme significatif, les usagers.

Les métiers des transports

Le trafic qui s'accroît constamment pour tous les moyens de transport à quelques exceptions près (par exemple, certains transports urbains de surface particulièrement incommodes et irréguliers, et les transports maritimes de voyageurs), reflète infidèlement les besoins en personnel qui correspondront à cette augmentation. En effet, il faut tenir compte aussi de la productivité qui évolue très inégalement, et par des moyens différents selon les modes de transports. Si, pour tous, c'est la rapidité des rotations des appareils ou véhicules qui apparaît comme le premier moyen de transporter plus de monde ou de marchandises,

avec moins d'équipages, pour certains, l'automatisation de la conduite et des liaisons jouera un rôle important : c'est le cas de l'avion (pilotage automatique, atterrissages sans visibilité...) et des transports sur voie ferrée (signalisation, pilotage automatique). On cherchera aussi à développer la capacité de chaque véhicule — et c'est la construction des appareils aériens de grande capacité (Airbus, super-jets), des tankers géants pour le pétrole, c'est la fameuse querelle des « charges à l'essieu » pour les poids lourds routiers... C'est aussi la mécanisation ou la systématisation des maintenances (containers pour les marchandises par voie maritime ou ferroviaire, mais même pour les bagages des voyageurs aériens...), l'automatisation des attelages pour les trains, et l'énorme effort de gestion par ordinateur pour les réservations de places, l'organisation des horaires et des rotations, et, plus modestement, la distribution et le contrôle automatisés des titres de transport...

(2) Il faut saisir tout le machiavélisme du système à travers ce résultat aberrant : le soutien du parti communiste à la poursuite du projet « Concorde » ; certes, la revendication s'appuie sur une légitime défense des travailleurs de la construction aéronautique qui vivent actuellement du « Concorde ». C'est donc en amont qu'il faut remonter pour saisir les mécanismes qui obligent des travailleurs à se solidariser avec un projet dont ils ne tireront aucun profit (ils ne voyageront pas sur « Concorde ») et qui est ruineux pour l'économie de leur pays au détriment d'autres investissements de première nécessité.

Il est clair que cet effort des compagnies ou entreprises de transport pour accroître leur productivité et augmenter de ce fait leurs profits (ou réduire leurs déficits apparents dans le cas de certaines compagnies nationalisées) risque de se faire au détriment des travailleurs de ces branches : à court terme, toute automatisation ou technicisation se traduit par une réduction des effectifs, obligeant à des reconversions difficiles, même quand elles n'entraînent pas de licenciement ; de façon plus permanente, le problème des « cadences » se retrouve ici comme dans l'industrie ; la rotation rapide des appareils, et même le simple accroissement de la vitesse entraînent une aggravation évidente de la fatigue, que la compensation financière sur le plan des salaires ou primes donnés aux employés ne corrige pas, car elle ne peut remplacer l'usure physique et nerveuse, ni les perturbations de la vie familiale (3). Le cas le plus évident est celui des routiers, qu'un jeu de primes subtil oblige à « tourner » à des cadences exagérées, et à rouler des heures entières au mépris des règlements, et aussi de leur sécurité et de celle des autres usagers de la route. Il en est de même pour les camionneurs des entreprises de travaux publics (ciment, sable, gravats...) qui sont payés « au camion » pour des transports pondéreux au cœur des villes...

Pour bien des métiers des transports, il s'ensuit un accroissement de la qualification requise en même temps qu'une division accrue du travail et que la substitution, à des tâches qui demandaient du savoir-faire, de fonctions de contrôle ou de surveillance de cadrons, enlevant l'intérêt du travail et en-

(3) Rappelons les grèves des pilotes ou stewards d'Air France lors de l'introduction des appareils à réaction ou des accroissements de cadences : si catégorielles soient-elles quand elles concernent un personnel hautement rémunéré, elles sont bien l'expression d'un malaise.

gendrant la monotonie qui endort la vigilance.

En même temps se constitue tout un réseau annexe de tâches tertiaires caractéristiques du développement du « management » en ce domaine : accueil, renseignements, convoyeurs, dont la fonction est de prendre soin des précieux voyageurs de luxe. Entre les caractéristiques du routier musclé et de l'hôtesse de l'aéroport, les points communs sont peu nombreux, et c'est peut-être ce qui explique le grand morcellement des professions de cette branche des transports où les organisations syndicales, les revendications et les actions de défense des conditions de travail restent très éparpillées, quand elles ne sont pas opposées et corporatives, allant jusqu'à épouser le jeu concurrentiel des dirigeants.

Il faut évoquer encore, pour leurs répercussions sur les travailleurs, la concentration croissante des entreprises de transports — en particulier dans le domaine du transport urbain à la demande (taxis), dans le domaine routier ou fluvial — et la dénationalisation ou la privatisation des compagnies nationales (par exemple le transfert des lignes secondaires S.N.C.F. à des transporteurs privés ; la réduction du monopole d'Air-France ou d'Air-Inter au profit de compagnies privées...).

De plus en plus, les conditions de travail et les modes de relations employeurs employés s'apparentent à ceux des industries privées, les petits patrons disparaissent, et ceci dans des branches où régnait traditionnellement un certain individualisme (sauf à la S.N.C.F.), né de la dispersion des lieux de travail et de la mentalité parfois vagabonde de ceux qui s'engageaient dans ces métiers.

Car la concurrence entre différents modes de transport, qui prend l'allure d'une guerre sans merci, est tranchée désormais en France, ici comme dans d'autres domaines de l'économie, en faveur de la privatisation. Le transport routier obtient sans cesse de nouveaux avantages, cependant que la S.N.C.F. est accusée de déficit au moment où elle se trouve privée des transports les plus lucratifs, et obligée de supporter des charges ou de consentir des réductions aux industriels ; les investissements pour les transports collectifs urbains sont toujours sacrifiés au profit des aménagements routiers et autoroutiers... Toutes mesures dont les travailleurs des transports font finalement les frais, en passant de plus en plus massivement dans la jungle des intérêts privés.

Il faut noter évidemment les conditions très particulières de ces métiers du transport caractérisés par la mobilité et par des horaires décalés sur ceux des autres travailleurs. Le déplacement d'un point à l'autre à des distances souvent énormes de leur domicile, les périodes de repos dans des villes où ils n'ont aucune attache, les horaires de nuit, du dimanche, des jours de fête sont le trait dominant de ces tâches ingrates. Toutes les mesures pour réduire les « amplitudes », réglementer les durées... ne modifient que partiellement ce problème qui rejoint — avec l'éloignement en plus — celui de tous les services publics obligés de fonctionner en continu. Supprimer des services d'autobus urbain le dimanche ou en soirée revient à introduire des difficultés pour les usagers les moins favorisés et ce n'est sans doute pas la solution d'avenir (4). Mais ce choc entre les intérêts des travailleurs de la branche et ceux des usagers

n'est pas un des moindres problèmes qui fait obstacle à une solidarité commune pour faire face aux intérêts des exploitants (voir par exemple la présentation faite par la presse ou la télévision des difficultés — réelles — ressenties par les citoyens en cas de grève des moyens de transport...).

Dans le monde moderne, peut-on — et au prix de quels aménagements — accepter de travailler ou d'être loin de chez soi quand toutes les autres familles sont rassemblées ?

Enfin, un problème grave doit être soulevé à propos du monde des transports : c'est celui du personnel d'entretien, généralement ignoré du public, des responsables, et même des autres travailleurs de la même branche. Il s'agit d'abord de tous ceux qui — hommes de chantiers comme bien d'autres — entretiennent voies et routes et dont nous avons trop pris l'habitude de voir les visages, généralement étrangers, à travers les vitres des trains ou des voitures. Puis, plus inconnus encore car il travaillent au moment où les voyageurs sont absents, l'armée des balayeurs d'aéroport et de gares, de laveurs de vitres de wagons, des femmes de ménage qui remettent en état l'intérieur des voitures de la S.N.C.F. ou des avions, des hommes qui préparent puis défont les couchettes des trains de nuit... Généralement sous-traités par les compagnies ferroviaires et aériennes à des « entreprises de nettoyage » (dont on connaît les conditions d'emploi qu'elles offrent à leurs salariés), ces travaux sont ceux qui restent à ces prolétaires parmi les prolétaires que sont ces hommes et femmes du soir et de la nuit : étrangers, travailleuses vieillissantes et déjà âgées parfois, jeunes en chômage, isolés errants de place en place sans lieu d'accueil... Ce n'est pas à eux que profitent les grèves des transports et ils n'ont aucun moyen individuel ni collectif de se défendre.

(4) Pas plus que de fermer les services postaux le samedi, où les travailleurs des autres branches en ont spécialement besoin...

Les usagers des transports

Il est difficile de parler des transports, qui se définissent eux-mêmes comme un « service », sans dire quelques mots de ceux à qui ils sont destinés et que l'on appelle, selon le terme consacré qui marque bien ce que l'on attend d'eux : les usagers — ceux qui doivent « utiliser », mais qui n'ont pas voix au chapitre pour modifier l'outil.

De la foule des utilisateurs de transports de marchandises, nous dirons seulement — car ce sujet nous entraînerait bien loin — que les termes de leurs problèmes tendent à changer rapidement du fait de l'ouverture des frontières dans le marché européen, qui fait se multiplier sur nos routes le flot des camions de transports internationaux, cependant que les réseaux de chemins de fer mettent en commun leurs wagons de marchandises, et que les grands fleuves internationaux tels que le Rhin voient défiler jusqu'à l'encombrement des convois de barges « poussées ». Les contraintes qui fixaient jadis les implantations industrielles lourdes (minerais, sources d'énergie) ont fait place à l'attrait exercé par la proximité des voies de desserte ou des marchés ; et l'on s'interroge sur l'effet moteur, pour le développement économique régional, que peut exercer la construction de nouvelles infrastructures de transports qui « désenclavent » les régions jadis isolées.

Du côté du déplacement des hommes, la question qui vient à l'esprit est d'abord celle-ci : pourquoi les hommes et les femmes de notre temps se déplacent-ils tellement, qu'il s'agisse des courtes migrations de journée ou de week-end, ou de la transhumance des périodes de congés ? Il est d'abord intéressant de noter combien est spécifique la clientèle des transports en com-

mun selon les parcours : les transports collectifs urbains et péri-urbains, surtout en province, sont essentiellement des travailleurs, généralement à faibles revenus (les autres prennent leur voiture...) ou alors des femmes (c'est le mari qui utilise le plus souvent la voiture du ménage, même quand la femme travaille aussi... à moins qu'il n'y en ait deux dans le ménage, auquel cas on est ramené à la catégorie précédente). Au moment des « grands départs » des congés payés d'été, c'est encore cette même clientèle que l'on retrouve, s'entassant allègrement dans les voitures parfois vétustes que la S.N.C.F. retire de ses dépôts pour faire face à l'afflux. C'était aussi cette clientèle modeste — mais plus rurale — qui peuplait les trains omnibus qui ne sont plus qu'une survivance, ou les autobus qui assurent les « dessertes » éloignées des grands centres. Enfin, dans les trains qui passent les frontières, surtout celles du sud de la France, ce sont les migrants espagnols et portugais avec leurs grosses valises, la bonbonne de vin et le saucisson. Par contre, se multiplient les « rapides » et trains d'affaires aux voitures capitonnées climatisées et sonorisées, qui élèvent les records de vitesse de la S.N.C.F. et où il est de bon ton de monter avec un simple attaché-case et, de préférence, d'être du sexe masculin entre 25 et 40 ans, sauf si l'on est ingénieur principal ou dirigeant de firme. On y lit « La Vie Française » et « l'Express » plus que « l'Humanité »... En secouant encore un peu le panier, on arrive à la clientèle d'Air-Inter (à laquelle se mélangent quelques familles « aisées » aux périodes de vacances). Est-il utile de préciser que le confort, la commodité des horaires, le soin apporté aux voyageurs (sans oublier les souhaits de bon voya-

ge au départ des gares) sont en étroite corrélation avec cette hiérarchie ? (5).

Bien des incohérences apparentes s'expliquent ainsi. Le matériel et l'organisation des transports collectifs urbains — pourtant de plus en plus indispensables à mesure que l'habitat en quartiers neufs est plus souvent éloigné des lieux d'emploi, d'achat, ou de écoles — préoccupent les responsables de tous niveaux plus au plan des déclarations verbales que des actions énergiques (rappelons qu'à Paris, des voitures de métro ou de trains de banlieue datent de 50 ans ou plus... tandis que les modèles d'avions qui ont dépassé 10 ou 15 ans sont revendus aux pays du tiers-monde...).

Dans la lutte entre le transport individuel ou le transport collectif, c'est le premier qui l'emporte à tous coups, même si la marée sans cesse submergeante des voitures rend rapidement illusoires les investissements très coûteux faits à leur profit, et supportés par l'ensemble des contribuables (tel que le boulevard périphérique à Paris). Les intérêts en jeu autour de l'automobile sont sans aucune mesure avec la notion de « service public » attachée aux transports en commun.

Il est vrai que le phénomène des « pointes » qui concentre des masses de voyageurs aux mêmes heures, aux mêmes jours, sur les mêmes itinéraires aggrave considérablement le problème : et ce problème n'est pas uniquement lié à une quelconque mauvaise volonté ou incurie des pouvoirs publics : car les « usagers » eux-mêmes acceptent mal l'idée de ne pas pouvoir agir

(5) Détail significatif : lorsque vous bénéficiez d'une carte de réduction S.N.C.F., si vous voyagez en 2^e classe, le contrôleur vous demande systématiquement de la lui montrer avec le billet — c'est d'ailleurs son droit ou son devoir — ; si vous voyagez en 1^{re} classe et surtout en rapide, elle ne vous est qu'exceptionnellement réclamée...

à leur idée, de devoir décaler soit leurs horaires, soit leurs vacances par rapport à leurs voisins ou amis et, commencent toujours à repousser farouchement toute innovation (6). Quel que soit le régime politique, il y a là un problème qui dépend aussi d'un certain sens de l'intérêt collectif et de l'acceptation de quelques contraintes. Les tours de force des techniciens ne peuvent pas compenser le fait que les trains débordent le 31 juillet et roulent à vide, donc à perte, le 15 novembre...

En fait, « l'usager » semble pourtant souvent se caractériser par une adaptabilité qui laisse rêveur : il attendra une demi-heure un car bloqué dans les embouteillages, il se laissera entasser comme sardines en boîte dans le métro à 18 heures, il fera patiemment du sur-place dans sa voiture au retour de la promenade dominicale dans les fumées d'essence... Il accepte stoïquement que son « grand ensemble » ne soit plus desservi après 20 heures... Il se débrouille individuellement pour pallier aux carences des transports publics, en achetant mobylette ou voiture (ce qui accroît par contre-coup le déficit des lignes de transports). Exceptionnellement, éclate une révolte sporadique « sauvage » sur un quai de gare surencombré, sans lendemain parce que non accompagnée d'une analyse des causes du phénomène. Plus exceptionnellement encore, et quand il se trouve un leader pour cristalliser et orienter le courant, une grève de l'utilisation des transports ou une revendication collective plus orchestrée s'organise, et on obtient gain de cause. Mais au total, la passivité domine très largement, et le dévouement se fait dès que possible par la possession de la précieuse voiture, qui contribuera à rendre le problème plus insoluble tout en donnant l'impression d'être sinon supérieur,

(6) Cf. : journée continue, étalement des vacances, etc...

du moins égal aux autres, et indépendant. N'est-ce pas ce que tous les messages des mass-media tendent à démontrer, pour que l'aliénation soit la plus complète possible ?

Au total, à travers la concurrence piégée des transports — où le dirigisme qui s'exerce vis-à-vis des compagnies nationalisées prend bien soin en fait de sauvegarder ou de favoriser les intérêts privés — c'est le consommateur qui fait les frais. Les travailleurs des transports publics ou privés semblent mal saisir cette problématique, plus

alertés sur leurs conditions de travail que sur le sort collectif ; et il est symptomatique de voir que leurs réclamations sont parfois contradictoires avec les améliorations qui profiteraient à l'ensemble des usagers. Ce phénomène que l'on retrouve dans tous les services publics (enseignement, hôpitaux, PTT...) où le maintien du statut (et du statu quo) risque de dissimuler les enjeux profonds n'est pas sans nous inciter à des interrogations assez fondamentales.

Les transports des voyageurs de 1962 à 1970

(en milliards de voyageurs/km)

	1962	1970	
Voitures particulières	104,	200	(Ramassage scolaire
Transports urbains			
Paris et banlieue	13,7	16,5	64/65
Province	5	6	600 000
Transports interurbains			
S.N.C.F. et grandes lignes	30,6	39	
Transports aériens	0,3	1,8	1970
Transports routiers réguliers	9,1	10	+ 1 million)
Transports routiers occasionnels	3,2	5,7	

Voyageurs : Evolution du trafic passagers sur les lignes aériennes internationales, des compagnies françaises (en millions de passagers/Km).

	Longs courriers	Moyens courriers	Total	Taux de croissance annuelle
1962	3 573	2 144	5 717	
1965	4 848	2 170	7 018	+ 7,2 %
1970	9 500	4 000	13 500	+ 13 %

Les transports de marchandises d'ici 1985 en France

(problèmes économiques, Doc. Fse, nov. 1967)

	1964	1970	1985	Taux de croissance annuel de 1964 à 1970
1^o. — En milliards de t/km :				
Transports ferroviaires	65,3	75	120	3 à 4
Transports routiers	31,1	40	78,5	7 à 8,5
Transports fluviaux	11,3	13,5	21	3,5 à 4,5
Transports par oléoducs	6,2	11	9,5 (1)	15 à 17
Total	113,9	139,5	229	
2^o. — En pourcentage dans l'ensemble :				
Transports ferroviaires	57,2 %	54 %	53 %	
Transports routiers	27,3 %	28,5 %	34 %	
Transports fluviaux	10 %	9,5 %	9 %	
Transports par oléoducs	5,5 %	8 %	4 %	
Total	100 %	100 %	100 %	

(1) Produits bruts non compris..

Evolution de la productivité entre 1965 et 1970

S. N. C. F.	+ 17,9 %	{ effectifs en diminution de 359 000 agents en 1966 à 180 000 en 1980.
Route marchandises	+ 20 %	
Route voyageurs	+ 1,8 %	{ effectifs en croissance constante.
Navigation fluviale	+ 21 %	
R. A. T. P.	+ 14,7 %	
Transports urbains	{ + 5 %	
Voies ferrées d'intérêt local		
Variation du coût moyen de chaque moyen de transport :		
Indice 1965 = 100	1970 =	
S. N. C. F.		106
Route / marchandises		106
Route / voyageurs		114
Navigation fluviale		106
R. A. T. P.		120
T. U. — V. F. I. L.		113

(problèmes économiques — Doc. Fse, novembre 1967)

Population active employée dans les transports

(y compris les auxiliaires de transports)

en milliers :	1954	1962	1970	1978
Population totale active	18 944	18 955	20 165	21 500
Transports terrestres	648	651	735	800
Autres transports	127	146	135	140

POPULATION, n° 3 — 1966

Evolution des effectifs par moyens de transports de 1965 à 1970

(non compris les auxiliaires des transports)

	1965	1970	Variation en pourcentage
S. N. C. F.	359 200	355 000	— 1,2 %
R. A. T. P. y compris R. E. R.	36 000	35 600	— 1,1 %
Transports urbains et voies ferrées d'intérêt local	24 600	26 500	+ 7,8 %
Transports routiers publics marchandises	200 000	230 000	+ 15 %
Transports routiers publics voyageurs ..	25 600	28 000	+ 9 %
Navigation intérieure	14 500	14 500	
Compagnies aériennes (Air-France, UTA, Air-Inter)	29 000	33 000	+ 14 %
Flotte de commerce	35 500	35 500	

(Problèmes économiques, Doc. Fse, Nov. 1967).

Lire la Bible, aujourd'hui...

Pierre Derouet

Une question retournée... ou le questionneur qui devient questionné

Lorsque nous ouvrons le Nouveau Testament, c'est, dans un premier temps, nous-mêmes qui interrogeons : qu'a fait Jésus ? qu'a-t-il dit ? qui est-il ? Avec parfois le secret espoir, plus ou moins conscient, plus ou moins avoué, de trouver la solution préfabriquée, le modèle à reproduire, le texte-miracle qui va « éclairer », comme on dit, ce que nous vivons.

Et voilà que, dans un second temps, la question est retournée. Elle nous est renvoyée. C'est nous-mêmes qui, cette fois, sommes interrogés : « Et toi, qui dis-tu que je suis ? ». La question percutante qui a frappé les disciples, au pays de Césarée de Philippe, atteint chacun de nous au cœur de l'existence concrète qui est la sienne, dans l'expérience humaine qu'il vit en situation et en solidarité avec d'autres. Et là, chacun de nous est amené à reconnaître et à dire ce que Jésus signifie dans son « aujourd'hui » engagé dans l'aujourd'hui de l'histoire des hommes.

De Charybde en Scylla... ou les tentations simplificatrices

Nous sommes cartésiens, c'est bien connu. Et notre amour des choses claires nous fait parfois tomber dans le piège des simplifications rapides.

Certains pourraient dire en substance : Je lis l'Evangile. C'est l'essentiel, puisqu'il me livre l'histoire de Jésus, de ses ac-

tes et de ses paroles. C'est sur lui que repose ma foi ; et j'essaie d'appliquer dans ma vie ce que me dit le message évangélique.

Oui, *mais* ceux-là prennent-ils suffisamment en compte que les écrits du Nouveau Testament sont eux-mêmes le fruit d'une expérience de foi : l'expérience de foi vécue par les premières communautés chrétiennes, à la lumière de la Résurrection, et que c'est à travers cette expérience de foi qu'il nous est donné de rejoindre le Jésus de l'histoire. D'autre part, ces écrits sont « datés » ; leurs expressions sont tributaires d'une culture ; et il ne suffit pas de les transposer ou de les traduire dans notre vocabulaire, car l'expérience chrétienne relève d'autre chose que de l'application d'une doctrine, fut-elle évangélique, ou de la reproduction d'un modèle.

D'autres pourraient dire en substance : Je lis la vie. C'est l'essentiel, car c'est dans la vie que je suis appelé à reconnaître Jésus ; c'est là qu'il prend corps et qu'il prend sens pour moi ; c'est là que j'ai à engager ma responsabilité et, dans cet engagement, à découvrir la manifestation du Dieu vivant. A la limite : que m'importe l'histoire de Jésus ? une histoire que d'ailleurs je ne pourrai jamais reconstituer dans ses détails : que m'importe, par exemple, l'épisode de la multiplication des pains ? ce qui compte c'est que la multiplication des pains se réalise quand je partage mon pain avec d'autres. Ou encore : Noël, c'est recevoir un étranger sous mon toit.

Oui bien sûr. Et peut-être avons-nous besoin d'être délogés de positions faussement sécurisantes, ou de libérer notre lecture de l'évangile d'un certain infantilisme engendré par une perspective purement « historiciste », qui voile la nouveauté toujours nouvelle du Seigneur Vivant et télescope notre responsabilité dans sa manifestation au cœur de notre histoire. Oui, *mais* à condition de ne pas escamoter l'événement Jésus et sa manifestation historique, de ne pas diluer le « une fois pour toutes », originel et original, de la Bonne Nouvelle de salut en Jésus-Christ, qui s'inscrit dans l'histoire des hommes, qui la traverse, sans jamais se réduire à elle.

Parole de Dieu et expérience

Ces deux attitudes n'ont pas à se réconcilier sur un vague compromis. Elles ont plutôt à se recentrer par rapport aux exigences de l'expérience chrétienne et de son lien avec la Parole de Dieu.

Dieu ne parle pas en l'air, dans un langage désincarné. Dieu a parlé et parle dans une histoire, à travers des expériences humaines au cœur desquelles il se manifeste. « Après avoir à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils » (Héb. 1/1-2).

En la personne de Jésus-Christ, le Fils, le Vivant, Dieu a dit la Parole décisive. Cette Parole est un Acte de Dieu, un Don de Dieu aux hommes, une Vie qui demeure présente comme une Promesse et une Espérance dans la trame de l'histoire des hommes et dans le tissu de leurs relations.

Cette Parole, les premières communautés chrétiennes, qui sont nées à partir du témoignage apostolique et de la foi en la Résurrection, l'ont vécue et lui ont donné corps dans une expérience qui était la leur, à une époque donnée. Et les hommes du Nouveau Testament l'ont exprimée dans une prédication et dans des écrits, en utilisant le matériau qui était à leur disposition, à savoir l'histoire de l'Ancienne Alliance. Pour exprimer ce que signifient la personne de Jésus et son œuvre, ils ont réemployé, dans une relecture, ce que les hommes de l'Ancien Testament avaient vécu avant eux dans l'expérience de l'Alliance, mais en faisant en quelque sorte « éclater » tous ces thèmes trop étroits pour contenir la nouveauté de Jésus-Christ.

Nous aujourd'hui nous avons à accueillir la même Parole, à la vivre, à lui donner corps dans l'expérience humaine qui est la nôtre. « Ne crains rien ! C'est moi le Premier et le Dernier, le Vivant. J'ai été mort et me voici vivant pour les siècles des siècles » (Apoc. 1/17-18). Le Vivant interpelle le vivant que je suis, au cœur même de ma vie : « Et toi, qui dis-tu que je suis ? ». Pour exprimer ce que signifient la personne de Jésus et son œuvre aujourd'hui, il nous faut approfondir, dans une relecture, ce que nous vivons dans l'expérience humaine du monde d'aujourd'hui, mais en faisant « éclater » ses données toujours trop étroites pour contenir la nouveauté de Jésus-Christ.

« Le témoignage chrétien n'est pas répétition de paroles du passé, de paroles écrites, mais relecture constante de ce que Dieu a fait et ne cesse de faire parmi nous ». (Marcel Massard, dont il faudrait relire ici l'article sur « Le témoignage » dans la LAC n° 29, p. 15 sq).

Mais toujours demeure la référence essentielle et vitale à l'Acte de Dieu dans l'événement Jésus-Christ. « En l'absence de cet événement unique, l'expérience actuelle du salut propre aux chrétiens serait, non seulement privée de son langage, mais encore elle n'aurait aucun fondement réel : elle n'existerait pas, tout simplement. L'existence chrétienne ne s'exprime que lorsque l'existence humaine a été « rehaussée » par la proclamation du salut et sauvée par la foi en la Parole proclamée ». (Schoonenberg, *Expérience et révélation*, dans *Fiches « Vérité et Vie »* de Strasbourg, n° 632, p. 10).

L'événement Jésus-Christ *en lui-même* — Jésus-Christ *pour nous*, — Jésus-Christ *en nous*. Il faut tenir les 3 de façon indissociable, dans un mouvement de va et vient constant.

Ici alors apparaît la nécessaire référence au témoignage du Nouveau Testament, puisque c'est à travers la foi vécue et exprimée des premières communautés que nous pouvons rejoindre et connaître l'événement Jésus-Christ. Le Nouveau Testament nous livre l'événement et son interprétation inspirée, donnée par les témoins choisis et par la communauté croyante des origines, issue de la prédication des apôtres. Disons que le Nouveau Testament a valeur normative dans l'expérience chrétienne, à condition d'entendre cette expression, non pas au sens de modèle tout fait à reproduire, mais au sens d'une référence nécessaire. Car c'est la référence à la foi apostolique, à la foi des témoins autorisés.

Proposition d'un cheminement de lecture biblique

En fonction de tout cela, nous pouvons faire une lecture biblique, à partir d'un texte du Nouveau Testament, en nous situant successivement à 3 niveaux :

1°/ *Le niveau de la Communauté apostolique* qui exprime son expérience de foi. Ce faisant, elle nous fait connaître, appuyée sur le témoignage apostolique, ce que signifient la personne de Jésus et son œuvre, la vie nouvelle dans le Christ ressuscité, la mission confiée aux communautés naissantes qui, sous le souffle de l'Esprit, se répandent à travers le monde gréco-romain, etc.

2°/ *Le niveau de l'expérience vécue antérieurement par le Peuple élu*, l'ancien Israël. Les communautés chrétiennes primitives, tout en ayant conscience de la nouveauté du Christ, ont aussi conscience que le Christ est l'accomplissement des promesses et qu'elles sont, elles-mêmes, l'Israël nouveau annoncé par les prophètes. Dès lors, tout en identifiant essentiellement leur expérience par rapport au Christ, elles l'identifient et la formulent par rapport à l'Ancien Testament qui, pour les premiers chrétiens, est la Parole (Acte) de Dieu. D'où la relecture d'événements comme l'Exode, le Sinaï — de fêtes comme la Pâque, la fête des Expiations —, d'artisans de l'Alliance comme l'Oint, le Prophète, le Serviteur, etc.

Ces deux niveaux s'imbriquent *dans un premier temps de la démarche* où les textes du Nouveau Testament s'éclairent par les textes de l'Ancien Testament. Il s'agit de feuilleter la Bible, en utilisant des instruments de travail comme la Bible de Jérusalem (avec son jeu de références et ses notes-clés), la nouvelle traduction du Nouveau Testament de la Bible œcuménique, le Vocabulaire de Théologie Biblique (V.T.B.). Travail ardu, mais nécessaire, soutenu par deux convictions : connaître l'événement Jésus-Christ et, pour cela, comprendre le langage des témoins autorisés qui nous le disent à travers leur expérience de foi. Ce langage est d'une autre culture et nous n'avons pas à le réemployer tel quel pour nous faire entendre des hommes d'aujourd'hui. Soit. Mais nous avons à faire honnêtement le travail de le comprendre, sans y substituer nos propres inspirations ou nos propres fantaisies. Car ce qu'il nous dit, dans sa langue, est essentiel : c'est la Parole de Dieu en Jésus. Et on ne trafique pas la Parole de Dieu.

3°/ Le troisième niveau — qui constitue le deuxième temps de la démarche — est le *niveau de notre expérience chrétienne aujourd'hui*. L'événement auquel nous avons accédé à travers le témoignage du Nouveau Testament nous interpelle et nous provoque à une relecture de notre vie. C'est le temps d'un approfondissement personnel, d'une personnalisation du message, de son actualisation au sein de notre monde, dans l'échange et la confrontation avec d'autres, en communauté d'Eglise qui est le « milieu de la foi ».

*
**

Cette proposition de travail, nous essayons de la mettre en œuvre, tant bien que mal, au cours de l'Année Sacerdotale, dans

des « journées bibliques » qui ont lieu chaque quinzaine. Nous choisissons des textes variés : un miracle, un discours, une parabole, un épisode de la vie de Jésus ou de la communauté primitive, des textes des épîtres, etc.

Nous proposons ici deux fiches de travail, à titre d'exemple... très imparfaites ! L'une sur la Transfiguration, l'autre sur le « Notre Père ».

Chaque fiche comprend :

- une petite introduction destinée à situer le texte,
- un guide de travail.

—:—

Lecture biblique : La transfiguration de Jésus

Mt. 17/1-13 ; Mc 9/2-13 ; Lc 9/28-36
Syn. n° 169-170

Quelques notes d'introduction

1. Le moment : Un tournant décisif dans le ministère de Jésus

* Au fur et à mesure que se déroule le ministère galiléen, les incompréhensions se multiplient autour de la personne de Jésus et de son message sur le Royaume. On sent venir la crise dont le déroulement logique va conduire Jésus à la mort, conséquence de ses options et de ses prises de position.

* Dans le cadre quadripartite de la catéchèse primitive (cf. Ac. 10/37-41), que l'on retrouve à la base des synoptiques :

1. Préparation au ministère (prédication de Jean Baptiste, baptême de Jésus et tentation) ;

2. Ministère galiléen ;

3. Passage en Judée ;

4. Jérusalem (dernier séjour, passion, mort, résurrection)
ce moment se situe à la charnière entre la 2^e et la 3^e partie : Jésus parcourt les régions limitrophes de la Galilée, quittant progressivement celle-ci pour « monter à Jérusalem ».

a) *Au début de la crise* : on voit se poser la question de l'identité de Jésus, dont la renommée s'étend et parvient jusqu'aux oreilles d'Hérode. Les interprétations sont multiples. Hérode a son idée : Jésus, c'est Jean-Baptiste ressuscité (Mt 14/1-2 ; Mc 6/14-16 ; Lc 9/7-9). Dès lors, la figure de Jean-Baptiste apparaît au seuil de cette nouvelle étape du ministère, comme elle est apparue au début du ministère ; mais cette fois c'est pour raconter son martyr voulu par Hérode (Mt 14/3-12 ; Mc 6/17-29) : dans la destinée du précurseur se dessine déjà la destinée de Jésus. (On va retrouver Jean-Baptiste dans le récit de la Transfiguration).

b) *La crise se développe* : à travers des événements regroupés par la catéchèse dans la « section des pains » (Mt 14/13 à 16/12 ; Mc 6/30 à 8/21). Jésus se manifeste principalement par le signe des pains : c'est lui le pain dont vit l'homme. Mais le signe se heurte à l'incompréhension des disciples (cf. Mc 8/21 : Alors il leur dit : « Ne comprenez-vous pas encore ? ») et provoque même des défections (cf. Jean 6/66-67).

Dans cette section, Matthieu note spécialement les « retraits » de Jésus (Mt 14/13 ; 15/21 ; 16/4b-5) : devant ses détracteurs et ses ennemis, Jésus s'éloigne, les laissant à leur sort ; il se replie de plus en plus sur ses disciples et se consacre à leur formation, préparant ainsi la construction de son Eglise (cf. X. Léon-Dufour, *Etudes d'Evangile*, Etude VII, p. 232 ss.).

c) *Le moment décisif* : Jésus est reconnu par ses disciples comme le Messie et il leur révèle comment il va accomplir son œuvre : par le passage à travers la souffrance et la mort. Les deux choses sont liées : Jésus ne se laisse reconnaître comme le Messie qu'en précisant tout aussitôt la façon dont il entend l'être et en se démarquant des conceptions populaires (nationalistes) (Mt 16/13 ss. ; Mc 8/27 ss. ; Lc 9/18 ss.). C'est le moment décisif à partir de quoi la division est nettement tranchée : d'un côté, tous ceux (la majorité) qui refusent de reconnaître en Jésus le Messie attendu ; de l'autre, le petit groupe des disciples qui reconnaissent Jésus, mais sans comprendre.

Le mouvement de « retraite » déjà amorcé, se confirme : Jésus se consacre à la formation de ses disciples. « A ce petit groupe fidèle, plein de bonne volonté, il va révéler progressivement *le mystère de sa personne à travers le destin* qu'il lui faut assumer » (XLD, Etudes d'Evangile, p. 88). C'est un *enseignement nouveau qui commence* et qui va se poursuivre pendant la montée à Jérusalem : « A dater de ce jour, Jésus commença de montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup, etc. » (Mt 16/21).

C'est dans ce moment historique et dans ce climat que se situe la scène de la Transfiguration.

* Ajoutons, en étendant notre regard, que la Transfiguration, située dans « la montée à Jérusalem », à un tournant décisif qui ouvre sur une nouvelle période du ministère de Jésus, renvoie à la fois

- au baptême qui a marqué le début du ministère (les paroles du Père ; la personne de Jean-Baptiste),
- et à la passion-résurrection qui en est le terme.

2. Le contexte plus large : Les premiers enseignements sur la passion-résurrection

La tradition synoptique a conservé 3 séries d'enseignements sur la passion-résurrection.

Chaque série est formée par une séquence qui comprend les mêmes éléments de base (voir le tableau dressé par XLD, Etudes d'Evangile, p. 88).

Prenons la première séquence qui nous intéresse plus immédiatement. Nous y trouvons :

1. l'annonce (Mt 16-21),
2. la réaction des disciples : incompréhension et refus (Mt 16/22-23),
3. un enseignement où Jésus applique aux disciples l'annonce du sort du Fils de l'Homme : suivre le même chemin que Jésus (Mt 16/24-28),
4. des épisodes divers appuyant l'enseignement : transfiguration et guérison du démoniaque épileptique (Mt 17/1-21).

Ce qui est mis en relief dans ces séquences, c'est *l'incompréhension des disciples devant la Croix* et devant ce qu'à travers elle ils perçoivent de la personne de Jésus et des exigences demandées à ceux qui croient en lui.

Marc traduit de façon assez dramatique la *distance* qui sépare Jésus de ses disciples sur ce point. Introduisant la 3^e annonce de la passion, il dit : « Ils étaient en route, montant à Jérusalem ; et Jésus marchait devant eux, et ils étaient dans la stupeur, et ceux qui suivaient étaient effrayés » (Mc 10/32).

A sa manière aussi, Marc souligne que, pour comprendre, il faut sortir de l'aveuglement et recevoir un regard renouvelé : il encadre toute sa section des trois annonces par la guérison de l'aveugle de Bethsaïde (Mc 8/22-26) et par celle de l'aveugle de Jéricho (Mc 10/46-52).

3. Le contexte immédiat :

Le même dans les trois synoptiques.

avant : l'annonce de la venue du Fils de l'homme dans la gloire (Mt 16/27-28 ; Mc 9/1 ; Lc 9/27),

après : la guérison du démoniaque épileptique, présentée différemment par chaque synoptique :

- Mt (17/14-20) : insistance sur la foi nécessaire.
- Mc (9/14-29) : allusion à la résurrection à travers le geste de Jésus : « Jésus, prenant l'enfant par la main, le releva et il se tint debout ».
- Lc (9/37-43) : insistance sur le fils *unique* qui est *rendu à son père* « et tous étaient frappés d'émerveillement devant la grandeur de Dieu ».

4. La portée de l'événement

L'attention portée au contexte permet de cerner la raison d'être et le sens de la Transfiguration.

L'élément principal du climat ambiant : *l'incompréhension des disciples*. Les disciples — et nous avec eux — buttent sur le

destin déconcertant de Jésus. Nous nous heurtons — pour Jésus comme pour nous — au mur de la souffrance et de la mort. Le scandale ne peut être levé qu'en le dépassant, en entrant au cœur même de la Promesse du Dieu Vivant : la mort n'a pas le dernier mot, la vie sort de la mort. Le destin de Jésus a une double face : une face obscure d'humiliation, une face lumineuse de glorification (= la double valeur de l'expression Fils de l'Homme).

D'où :

- = l'invitation à percevoir, dans les paroles de Jésus, l'annonce de sa venue dans la gloire (dont il ne sépare jamais l'annonce de sa mort) pour nous la faire partager ;
- = l'invitation à percevoir dans les gestes du Christ l'ébauche de la résurrection, à condition de croire en lui.
 - * Mais cela ne sera mis en lumière que lorsque ce sera réalisé dans la personne même de Jésus par sa résurrection.
- = En attendant cette heure, la voix du Père a laissé passer un rayon de lumière, en apportant sa sanction (avant la sanction suprême de la résurrection) devant les 3 apôtres privilégiés, les mêmes qui seront témoins de l'agonie (Mt 17/1) : Celui-là est le Fils, le Serviteur, le Prophète,

ECOUTEZ-LE.

5. Les relations de l'événement

- a) *La tradition synoptique* a conservé la mémoire d'un événement réel, qu'elle rapporte — à la lumière de la résurrection — dans un langage symbolique, qui seul peut rendre compte d'une expérience de ce genre (de type mystique).
- b) *Jean l'a transposé* dans un autre moment de l'existence de Jésus, peu après l'entrée à Jérusalem, quand des Grecs veulent le voir (Jean 12/20-32) : il retient le thème de la « gloire » qui est dominant dans son évangile (cf. Jean 1/14).
- c) Des apôtres l'ont *actualisé* pour leurs communautés, avec des préoccupations différentes :
 - *la deuxième épître de Pierre* (2 Petr. 1/16-18)
 - *Paul* (2 Cor 3/18 et 4/1-18 ; cf. Rom. 8/18 ss. ; Phil. 3/20-21).

Guide de travail

I. - Le sens du récit synoptique

NB. En fonction du cadre de travail dans lequel cette lecture biblique s'est située, notre visée a été la suivante : voir *comment la première communauté chrétienne a identifié Jésus*, en le référant à l'histoire de l'Alliance. Elle a compris et exprimé le mystère de Jésus en le regardant sur l'arrière-fond de l'Ancien Testament. Nous avons laissé de côté la perspective propre à chaque synoptique.

A — Travail d'analyse des différents « matériaux » utilisés.

1°) *La Parole du Père* (Jésus est compris en référence à certains artisans de l'Alliance. Lesquels ?)

— mon Fils bien-aimé : 2 Sam. 7/14 ; Is. 9/5-6 ; Ps 2/7 (cf. Ps. 110) ; Ac. 2/34-36 ; 4/25 sq ; 13/33 ;

— en qui je me complais... mon Elu : Is. 42/1 ; Mt. 12/18-21 ;

— écoutez-le : Dt. 18/15 sq. ; Ac. 7/37.

2°) *Les éléments théophaniques* (l'événement est situé par rapport aux manifestations de Yahvé dans son Peuple)

— une montagne (très élevée) : est-ce seulement une notation topographique ou autre chose ?

Ex. 24/12-18 ; I Rg 19 ;

Mt. 4/8 ; 5/1 ; 15/29 ; 28/16.

VTB Montagne.

— il fut *transfiguré* devant eux (Mt., Mc.) ils virent *sa gloire* (Lc)

Ex. 34/29-35 ; Hébr. 1/3

VTB Gloire.

— *la nuée* : Ex. 24/15b-18 ; Ex. 40/34-35

notes clés à Ex. 13/22 et à Ex. 19/16 et à Ac. 1/9

VTB Nuée

(préciser le sens de la frayeur des apôtres).

3°) *Les éléments apocalyptiques* (l'événement est situé par rapport au monde des « derniers temps », objet de l'espérance d'Israël)

— *les vêtements blancs, lumineux* : Dan. 7/9 ; 12/2-3 ; Sag. 3/7 ; Apoc. 7/9-13 ;

VTB Blanc

- *la nuée et la gloire* : Dan. 7/13 ; Mt. 16/27-28 ; 24/30 ; 25/31 ; 26/64 ;
- *les tentes* : Osée 12/10 (Pourquoi Pierre parle-t-il de dresser 3 tentes ?) ;
- le contraste entre « ils ne virent plus que Jésus seul » et ce qui précède (cf. Ac. 1/9-11).

4°) *Les personnages de Moïse et d'Elie*

Les 3 synoptiques disent qu'ils s'entretenaient avec Jésus.

Luc seul note qu'ils sont apparus en gloire.

Que signifie ici la présence de Moïse et d'Elie ?

Pour Elie : cf. 2 Rg. 2/11-13 ; Mal. 3/23 ; Eccli. 48/1-11 ; Mt. 17/10-13.

Pour Moïse : les apocryphes juifs parlaient aussi d'une « assomption » de Moïse.

Voir aussi Luc. 24/25-27.

B — *Travail de synthèse.*

Essayer de rassembler les différents traits recueillis dans l'analyse, afin d'exprimer ce que signifiait Jésus dans la foi de la Communauté primitive : ils ont voulu dire quoi de lui ?

Sa continuité avec l'histoire de l'Alliance et en même temps son originalité.

II. - *La signification de l'événement dans notre aujourd'hui*

En considérant les textes du Nouveau Testament qui ont déjà actualisé l'événement pour les premières communautés :

nous pourrions comparer nos possibilités d'actualisation avec les leurs,

et nous demander ce que cet événement peut signifier pour nous... pour les hommes d'aujourd'hui.

Bibliographie sommaire

De Surgy, *Transfiguration*, dans VTB, 2^e ed. 1970, col. 1304-1306.

X. Léon-Dufour, *La Transfiguration de Jésus*, dans *Etudes d'Évangile*, éd. du Seuil, 1965, pp. 87-122.

(on y trouvera un complément de bibliographie, p. 87, note 1).

Lecture biblique : Le " Notre Père "

Mt 6/9-13 et Lc 11/2-4 Syn. n° 62

Quelques notes d'introduction

I. - Deux contextes

En Mt et en Lc, le Notre Père se trouve dans une sorte de « catéchisme de la prière », composé d'enseignements de Jésus et destiné à l'instruction des néophytes. Seulement, ces néophytes appartenaient à des milieux différents. D'où l'allure différente de chacun de ces « catéchismes ».

A) *EN LUC.* — Le N. P. se trouve dans un ensemble centré sur la prière (Lc 11/1-13) et *rattaché à un fait* : Jésus prie et ses disciples lui demandent de leur apprendre à prier. L'épisode n'est pas localisé de façon précise (un jour... quelque part) ; Lc se contente de le situer dans les voyages que Jésus fit à Jérusalem (cf. 9/51).

La prière est un thème important de l'évangile de Luc : il insiste plus que les autres sur la prière de Jésus (3/21 ; 5/16 ; 6/12 ; 9/18, 28-29 ; 10/21 ; 11/1 ; 22/32, 40-46 ; 23/34, 46 — à tous les moments graves de sa mission), et il a conservé bon nombre d'enseignements de Jésus sur la prière (11/1-13 ; 18/1-14 ; 21/36 ; 22/40.46).

Dans le contexte immédiat, remarquer deux choses :

1. Luc rattache au N.P. un enseignement sur l'insistance nécessaire (la parabole de l'ami importun vv. 5-8 ; cf. 18/1-8) et sur l'efficacité de la prière *fondée sur la confiance filiale* (parabole du père qui ne peut donner que de bonnes choses vv. 9-13). Cet ensemble se trouve ainsi « inclu » entre l'invocation au Père (v. 2) et la mention du « Père du ciel qui donne l'Esprit-Saint » (v. 13).

2. Le N.P. répond à la demande d'un disciple, *frappé par la façon dont Jésus priait*. Il demande que les disciples de Jésus aient leur prière à eux, tout comme les disciples de Jean-Baptiste avaient leur propre prière. Requête significative. « Nous savons en effet qu'au temps de Jésus, les divers groupes religieux se distinguaient par la possession d'une forme et d'une règle parti-

culière de prière ; il en était ainsi des Pharisiens, des Esséniens et, ce passage nous l'apprend, des disciples de Jean-Baptiste. La manière propre de prier exprimait le lien spécial avec Dieu, qui faisait l'unité du groupe. La requête des disciples de Jésus montre donc qu'ils avaient conscience de constituer la communauté messianique : ils demandent au Seigneur une prière qui sera leur lien et leur signe distinctif parce qu'elle exprimera ce qui leur tient le plus à cœur » (Jeremias, Paroles de Jésus, p. 81).

= Le contexte immédiat nous conduit ainsi à voir dans le N.P. une prière donnée par Jésus à ses disciples pour qu'elle leur serve de *lien* et de *signe distinctif*.

= Cela s'éclaire quand nous savons que Luc transmet une *catéchèse pour des païens convertis*. Donc pour des gens qui avaient tout à apprendre sur la prière. Il fallait leur montrer en Jésus le vrai maître de la prière, leur enseigner la formule qui, de façon concise, exprimait le tout de leur foi chrétienne, et les encourager dans une persévérance fondée sur la conviction qu'en priant ils s'adressaient non seulement à un ami, mais à un Père dont la bonté n'a pas de commune mesure avec nos expériences humaines.

B) *EN MATTHIEU*. — Le N.P. se trouve dans le grand discours inaugural où Matthieu a regroupé (ch. 5-7) des enseignements de Jésus, de telle façon que ce discours soit comme la « charte du Royaume » (le « discours-programme »).

Contexte immédiat : Jésus souligne un des traits de l'esprit évangélique : la *pureté d'intention*. Le Père des cieux, et lui seul, doit être le centre de la vie religieuse du chrétien (6/1). Dans cette perspective, Jésus reprend les 3 pratiques juives fondamentales : l'aumône, la prière, le jeûne, afin de les transformer par le « dedans » qui seul a valeur, à l'opposé du clinquant extérieur et du formalisme qui conduisent à l'hypocrisie.

Comparer vv. 2-4 (aumône), 5-6 (prière), 16-18 (jeûne) : même construction littéraire, même rythme, même parallélisme (procédés didactiques traditionnels pour favoriser la mémorisation).

Les vv. 7-15 brisent l'unité du passage : c'est un ensemble venu d'ailleurs (ce que nous avons appelé un « catéchisme de la prière »), que le rédacteur matthéen a inséré à cette place. Il comprend : la mise en garde contre le verbiage des païens (vv. 7-8), un exemple de prière (vv. 9-13) et la nécessité du pardon comme disposition à bien prier (vv. 14-15).

= Le N.P. se trouve donc dans un ensemble dont l'intention catéchétique est l'éducation de la prière : redresser des habitudes mauvaises et montrer dans *quel esprit le chrétien doit prier*. Cet esprit est opposé à la fois à l'hypocrisie des pharisiens et au verbiage des païens et à la dureté de cœur. C'est un esprit filial.

= Cela s'éclaire quand nous savons que Matthieu transmet une *catéchèse pour des juifs convertis*. Donc pour des gens qui ont appris et sont habitués à prier, mais qui risquent de tomber dans le formalisme, la routine, le rabâchage. D'où une allure polémique. On dénonce l'hypocrisie et le verbiage comme relevant d'une mentalité pharisienne ou païenne, pour ramener le chrétien au véritable esprit évangélique, dont l'expression la plus pure est le « Notre Père... » : cette prière en effet se distingue par sa concentration sur le Père et par la sobriété de ses demandes.

C) Le N.P. nous est parvenu dans deux « ensembles » (« catéchismes de la prière ») destinés à des communautés chrétiennes différentes : l'un à des chrétiens venus de la gentilité, l'autre à des judéo-chrétiens. Cela nous montre que, même avant la rédaction des évangiles, le N.P. était considéré comme un élément essentiel de la prière chrétienne, aussi bien dans l'Eglise judéo-chrétienne que dans l'Eglise des gentils. « Quelque différente que fût leur situation, l'une et l'autre Eglises étaient d'accord sur la nécessité pour un chrétien d'apprendre la prière avec le "Notre Père" ». (Jeremias, op. cit. p. 74).

2. - Deux rédactions, deux structures

Deux rédactions : l'une courte (Lc), l'autre plus longue (Matth.).

Deux structures :

Luc

L'invocation
avec le souhait initial

Père
sanctifié soit ton Nom

La plupart des prières juives de l'époque commençaient par l'invocation du Nom de Dieu avec une formule de louange ou de bénédiction (v.g. « Béni sois-tu Yahvé notre Dieu... »)

Le vœu unique et essentiel

Vienne ton Règne

avec dominante « ton »

Trois demandes,
reliées par « et »,
concernant 3 besoins fon-
damentaux de l'homme dans
son existence précaire.

le pain
le pardon
la préservation de l'épreuve

avec dominante « nous ».

Matthieu

L'invocation plus développée

Notre Père qui es aux cieux

Allure plus solennelle
et communautaire

1^{re} strophe :
trois souhaits
concernant Dieu

Sanctifié soit le Nom de toi
Vienne le Règne de toi
Soit faite la Volonté de toi
comme au ciel aussi sur terre

Souhaits lapidaires,
juxtaposés et rythmés
verbe en tête
« de toi » en fin
avec dominante « ton ».

2^e strophe :
trois requêtes
concernant l'homme.

le pain
le pardon
la délivrance
(d'abord sous forme négative
ensuite sous forme positive)

avec dominante « nous »

la dernière demande a deux
faces. Certains y voient deux
demandes spéciales. D'où au
total : 7 demandes. Chiffre
que Matthieu utilise volon-
tiers dans ses compositions
et qui exprime la perfection.

3. - L'original ?

1. Exemple de la fidélité et de la liberté avec lesquelles la tradition évangélique rapportait les paroles de Jésus. Les 2 traditions sont concordantes sur le fond et témoignent par là qu'elles *correspondent toutes les deux à l'intuition de Jésus et à son enseignement*. Mais elles ne s'enferment pas dans le souci borné d'une fidélité littérale. Même pour des paroles importantes de Jésus (cf. aussi les paroles de l'institution de l'Eucharistie).

« Si l'on est animé par un souci anxieux et borné de la fidélité historique du récit évangélique, on peut admettre que Jésus a lui-même composé la prière de différentes manières, en différentes occasions... Mais on peut aussi, et ce sera sans doute la meilleure solution, accepter en toute ouverture et simplicité les

choses comme elles sont, et remercier Dieu à genoux de nous avoir, par un exemple aussi lumineux, manifesté une vérité essentielle et qui est la suivante : ce que Jésus enseigne, ce que son Esprit nous transmet comme parole de Dieu, est toujours d'abord *Esprit* et en second lieu seulement *lettre*, d'abord *contenu*, et seulement après *formule*. Si c'est le cas ici, où Jésus a recueilli pour nous l'*esprit* de la prière dans une véritable formule, ne doit-il pas en être au moins autant dans tous les autres cas ? » (Zerwick, cité dans H. Schürmann, *La prière du Seigneur*, p. 11, note 2).

2. L'évolution du texte a dû se faire dans le sens d'un *développement* et non d'une abréviation. La rédaction longue de Matthieu se présente comme le *développement liturgique* d'un texte plus ancien. Ce développement est caractérisé par :

— une recherche d'harmonie dans la construction, obtenue par le parallélisme de 2 strophes comprenant chacune 3 demandes, et introduites par l'invocation solennelle qui porte l'empreinte de la piété judéo-palestinienne : « Notre Père qui es dans les cieux ».

— trois allongements situés aux cadences : à la fin de l'invocation et à la fin de chaque groupe de demandes.

Jeremias remarque que ces deux phénomènes (recherche d'harmonie formelle et allongement des conclusions) sont caractéristiques de la croissance des textes liturgiques.

3. Le texte le plus ancien serait donc le texte court de Luc, antiquité confirmée par les citations dans Rom. 8/15 et Gal. 4/6.

En conséquence, le texte lucanien serait le plus proche de l'original.

Ceci néanmoins à nuancer de cette façon :

— pour la structure d'ensemble, donner la préférence à Luc,

— pour la formulation des 3 dernières demandes, communes aux 2 rédactions, donner la préférence à Matthieu (Luc ayant fait des remaniements pour s'adapter au langage grec ; v.g. le remplacement de « dettes » par « péchés »).

4. - Quelques remarques de traduction

1°) La forme passive de « sanctifié soit ton Nom », « soit accomplie ta Volonté » *évite de mettre Dieu directement en cause par respect*. Il n'empêche que le sujet réel demeure Dieu. Le sens est donc « sanctifié soit ton Nom (par Toi) », « soit accomplie ta Volonté (par Toi) » i. e. sanctifie ton Nom, accomplis ta Volonté. Cela vaut également pour « Vienne ton Règne » = viens établir ton Règne.

2°) Les 3 premiers verbes : soit sanctifié, vienne, soit accomplie sont à l'aoriste : ils désignent un acte pur et simple, un acte unique.

3°) *La demande de pain :*

a) *le sens de l'adjectif « épiousion »* qualifiant le pain.

Mot difficile, susceptible de différentes traductions :

- « nécessaire à la subsistance » : « notre pain, celui qui nous est nécessaire »,
- « du jour qui vient » au sens de « demain » : « notre pain de demain »,
- « du jour qui vient » au sens d'aujourd'hui : « notre pain de ce jour ».

b) *les verbes*

Mt : « donne » à l'aoriste : acte pur et simple, acte unique, auquel fait suite l'adverbe : « aujourd'hui » ;

Lc : « donne » au présent : acte qui se répète de façon habituelle, auquel fait suite l'expression adverbiale : « chaque jour » (« jour après jour »).

4°) *La demande de pardon :*

a) Lc a remplacé « dettes » (Mt) par « péchés » ;

b) Le premier verbe « remets » est à l'aoriste (Mt — Lc) = acte pur et simple, acte unique, une fois pour toutes.

c) Le second verbe « nous remettons » :

en Mt au parfait = nous avons fait l'acte de remettre et cet acte continue au moment même où nous parlons : « remets-nous nos dettes comme aussi, en disant ces mots, nous remettons à nos débiteurs ».

en Lc à l'aoriste = ...« comme aussi nous avons fait l'acte de remettre ».

- d) Le « aussi » porte sur « comme » et non pas sur « nous ».
Ne pas traduire « comme nous aussi », mais « comme aussi nous remettons... ».

5°) *La protection-délivrance :*

Les deux verbes à l'aoriste.

Le premier verbe signifie littéralement : porter dans...
faire entrer dans...

Deux traductions possibles pour : délivre-nous du Mal
ou du Mauvais.

Guide de travail

I. - Essayer de préciser le sens du “ Notre Père ” dans le texte évangélique

A — *Travail d'analyse : voir le sens et le contenu des expressions* (en les éclairant par d'autres passages du N.T. et par la signification dont l'A.T. les a chargées).

1. *Dieu Père*

pour Israël : Dt 32/6 ; Ps. 103/13 ; Is. 63/15 ss ; 64/7 ss ;
Jér. 31/8-20 ; Os. 11/3-4 ;

pour Jésus : Mt 11/25 ; Mc 12/6 ; Mc 14/36 ;

pour les chrétiens : Mt 5/44-45 ; 6/32 ; 7/11 ; Lc 12/32
(comp. Mt 7/21) ; Gal. 4/4-7 ; Rom. 8/14-17 ; I Jean
3/1-2.

VTB Père.

2. *La sanctification du Nom* : Lev. 22/31-32 ; Nb 20/12-13 ; Jér.
39/15-16 ; Ez. 20/9.14.22 ; Ez. 36/20-32.

3. *La venue du Règne* : Is. 24/21-23 ; 40/9 ; 52/5-7 ; Michée
4/6-7 ; Mt 4/17 (note i) ; 10/7 ; Mc 9/1 ; Lc 22/18 ;
I Cor 15/23-28 ; Apoc. 1/4.8 ; 4/8.

VTB Royaume.

4. *La volonté* : Dt 30/11-20 ; Ps. 40/7-8 ; 143/10 ; Ex. 3/8 ; I
Sam. 12/20-22 ; Jér. 29/11 ; Ez. 18/23.32 ; Mt 7/21 ;
12/50 ; 21/30-31 ; I Tim. 2/4 ; Eph. 1/4-6.

VTB Volonté de Dieu.

5. *Le pain* : Ex. 16 ; Dt 8/1-6 ; Prov. 30/7-9 ; Mt. 4/4 ; 6/25-34 ; Jean 4/31-34 ; 6/31 ss.

VTB Pain.

6. *Le pardon* : Ex. 34/6-9 ; Ps. 103 ; Mt 18/23-35 ; Col. 3/13.

VTB Pardon.

7. *L'épreuve* : Gen. 22/1 ss ; Dt 8/2 ; Sag. 3/5-6 ; Mt 4/1 ss ; Mc 13/14-23 ; Lc 8/13 ; 18/8 ; Jean 17/15 ; Rom. 7/18-21 ; Eph. 6/12-13 ; 2 Thess. 3/3 ; 2 Tim. 4/18 ; Jac. 1/13-14 ; I Petr. 5/8-9 ; Apoc. 3/10.

VTB Epreuve-Tentation.

B — *Travail de synthèse* : synthétiser en montrant les liens entre les demandes et en dégagant la *signification d'ensemble*.

II. - La signification du "Notre Père" dans notre aujourd'hui

A — Que nous dit le N.P. à nous ? Dépister les significations étriquées ou désincarnées, face au véritable « horizon » du N.P. ...

B — Peut-il dire quelque chose aux hommes d'aujourd'hui ?

Bibliographie sommaire

Jeremias, *Paroles de Jésus*, Ed. Cerf, coll. Foi Vivante, 1963.

La 1^{re} partie traite du « Sermon sur la montagne » ;

La 2^e partie « Le Notre Père dans l'exégèse actuelle », p. 63-101.

Jeremias, *Le message central du N.T.* — Ed. Cerf, coll. Lire la Bible, n° 8, 1966.

Le chap. 1^{er} « Abba » traite de la paternité de Dieu dans l'AT, le judaïsme palestinien et dans les évangiles. Il s'attache à montrer le sens de « Abba » dans les prières de Jésus et situe brièvement sur cet arrière-plan « la prière du Seigneur » (p. 26-27).

Schürmann, *La prière du Seigneur à la lumière de la prédication de Jésus* Ed. Orante, coll. Etudes théologiques n° 3, 1965, 116 pages.

J. Dupont et P. Bonnard, *Le Notre Père : notes exégétiques* — dans la *Maison-Dieu* n° 85 (1^{er} trimestre 1966), p. 7-35.

Dans le même numéro 85 de la Maison-Dieu consacré au Notre-Père, des articles sur « les origines juives du Pater » (Robert Aron), « le Notre Père dans la catéchèse des Pères de l'Eglise » (A. Hamman), « Le Notre Père dans le culte et la prière des Eglises protestantes » (Jean-Daniel Benoit), « La catéchèse du Notre Père aux hommes d'aujourd'hui » (A. Polaert), « Signification pastorale et œcuménique de la nouvelle traduction française... » (Cl. Wiener).

P. Bonnard, *L'Evangile selon St Matthieu* — Ed. Delachaux et Niestle, coll. Commentaire du Nouveau Testament I, 1963

Bon commentaire protestant. Etude exégétique du Notre Père, pp. 81-87.

Le KADDISCH

« Que soit grandi et sanctifié le nom du Maître, dans le monde qu'il a créé selon sa volonté. Et qu'il fasse régner son règne en votre vie et dans vos jours, et dans la vie de toute la maison d'Israël, bientôt et dans un temps prochain. Et dites : Amen. — Que béni soit le nom du Maître, au monde et dans l'éternité. Que soit béni, loué, honoré, exalté, illustré, magnifié et glorifié, le Nom du Saint, béni soit-il au-dessus de toute bénédiction et de tout chant, de toute louange et de toute consolation qui se prononcent dans le monde. Et dites : Amen. — Que soient reçues les prières et les supplications de tous ceux d'Israël, devant leur père qui est au ciel. Et dites : Amen. — Que soit béni le Nom de Dieu, d'ici jusqu'en l'éternité — qu'une paix grande du ciel et que la vie soit sur nous et sur tout Israël, et dites : Amen. Mon aide vient de Dieu, qui fit la terre et fit les cieux. — Celui qui fait la paix dans les hauteurs, que sur nous il fasse la paix et sur tout Israël. Et dites : Amen ».

(Trad. Edmond Fleg)

Oraison fondamentale du judaïsme, récitée à la synagogue plusieurs fois au cours des offices.

Abel VANOISE, du diocèse d'Arras, participant à l'année sacerdotale, est décédé brusquement le 10 janvier. Une crise cardiaque l'a terrassé à l'issue d'une messe qu'il célébrait avec sa nouvelle équipe d'Isbergues. Cette eucharistie concluait une réunion au cours de laquelle Abel avait fait le point de son évolution spirituelle et pastorale avec ceux dont il devait désormais partager la tâche.

Pierre MERLIN est mort à Roubaix, le 1^{er} février. De nombreux amis du Nord, de Montceau-les-Mines, du Havre et d'ailleurs qui avaient bien connu Pierre se sont rassemblés le 5 février à Roubaix, pour célébrer son départ et rendre grâces dans l'Espérance de la réussite de sa Vie.

Au cours de la cérémonie des obsèques, Henri MATHIAS et Marius BASTIDE nous ont transmis simplement ce qu'ils ont perçu dans l'itinéraire de Pierre :

• « Voilà une église pleine de laïcs, de prêtres, de religieuses, un évêque, deux vicaires généraux... venus célébrer la vie, la mort et la résurrection en Jésus-Christ de Pierre qui, dans sa modestie en aurait été tout étonné..

Vous êtes venus de Montceau-les-Mines (à 650 km d'ici), du Havre, de Lys, de Lille, de Roubaix prier pour lui et lui donner une dernière marque de reconnaissance pour tout ce qu'il nous a apporté.

Hier soir, avec la famille et des personnes de Montceau, nous avons essayé de rassembler ce qui nous avait frappés en lui, et ce en quoi il nous interpellait tous, membres du peuple de Dieu.

Pierre avait une foi extraordinaire et il nous l'a transmise, m'ont dit plusieurs d'entre vous. Cette foi était telle que lorsqu'il ne parlait pratiquement plus ces dernières semaines, les seules phrases qu'il arrivait à formuler étaient celles-ci : « Comme il est dur de mourir » — « La messe jamais plus !... C'est la volonté de Dieu », et il y tenait à sa messe de tous les jours.

Cette foi, il ne la proclamait pas à coup de grandes paroles... ce n'était pas son genre... il la vivait comme une conviction profonde qui se manifestait dans toute sa vie et particulièrement dans les grandes options qu'il avait prises et qui furent comme les grandes lignes de sa vie. La première fut son souci missionnaire qui le fit quitter deux fois Lys-lez-Lannoy qu'il aimait beaucoup, une première fois pour partir à la Mission de France et la deuxième pour prendre la responsabilité d'un secteur très pauvre de Lille... et je me souviens lui avoir demandé à cette époque pourquoi il avait accepté en étant revenu depuis si peu de temps à Lys : « Tu vois, me dit-il, quand il s'agit de milieux deshérités et pauvres on ne peut pas hésiter ».

Mais s'il a eu comme souci premier les plus démunis matériellement il n'en oubliait pas pour autant les autres milieux et

savait à l'occasion rappeler à tel ou tel d'entre nous que l'Esprit de Dieu était à l'œuvre en tous.

C'était cette conviction qui faisait qu'il savait écouter et comprendre tout le monde sans forcément tout approuver... tout cela faisait de lui le contraire d'un sectaire parce qu'il n'oubliait pas que derrière toutes les plus belles théories du monde vivaient des personnes.

Ce souci des plus éloignés le rendait réticent contre tous les appareils... les bâtiments... il savait qu'il en fallait, mais ce qui était pour lui le plus important c'était de bâtir des communautés chrétiennes dans la vie ; ce souci, il sut le partager avec d'autres prêtres, ce qui faisait de lui un équipier extraordinaire de disponibilité et d'accueil. Tout cela c'était Pierre. Ce fut un authentique prêtre de Jésus-Christ, un vrai pasteur... c'est ce qui nous rend si profondément heureux au cours de cette messe malgré notre tristesse d'avoir perdu tous un ami.

Il fut pour nous un signe visible de l'Amour du Seigneur pour nous et nous rendons grâce à Dieu de nous l'avoir donné, de l'avoir rappelé maintenant auprès de Lui dans la Joie éternelle et de nous avoir tous provoqués par lui à mieux vivre notre foi et notre sacerdoce de prêtres et de laïcs ».

Henri MATHIAS.

— « A partir de ce que nous avons appris de Pierre pendant ses années passées au Havre, nous voulons évoquer seulement ce qu'il nous a apporté.

Il venait de Montceau-les-Mines quand il est arrivé au Havre début 1955. Montceau est resté pour lui le lieu de l'amitié nouée avec beaucoup, le lieu des premières années de vie à la Mission auxquelles il tenait beaucoup car c'est là qu'il avait vécu et vérifié dans le concret la grande ouverture, le grand espoir de la découverte de la Mission de France à Lisieux.

Pour remplacer le Père de Geuser, il arrive au Havre dans une situation particulièrement difficile.

- au lendemain de la condamnation des prêtres-ouvriers. Au Havre trois prêtres-ouvriers très liés aux prêtres de Gravelle et d'Harfleur vont rester au travail, comme leur conscience de leur demande. Pour certains cela ira jusqu'à une sanction de la hiérarchie.
- Des grèves viennent d'avoir lieu, des licenciements sont effectifs. Un prêtre-ouvrier est concerné. Des chrétiens, et des prêtres du secteur de Gravelle se sont engagés dans un Comité de soutien au grévistes. Localement l'affaire est mal vue par la hiérarchie.
- Dans la première année de Pierre au Havre, c'est le grand engagement dans la guerre d'Algérie. Le train pour le départ des rappelés est bloqué en gare du Havre à l'appel du Comité de Paix. Dominique Lanquetot, prêtre de Gravelle, signataire de l'appel, doit envisager son départ du Havre. Il choisit d'aller définitivement dans une équipe en Algérie. Il est aujourd'hui de nationalité algérienne.

Vous pouvez juger du climat à Graville, à l'image du climat général en France. Si la Foi n'est pas ébranlée, l'incompréhension, la déception rongent les consciences. Parmi les chrétiens et le prêtres, certains verront leur élan définitivement brisé.

Pierre Merlin arrive dans l'Equipe.

- Il n'est pas un théoricien, il n'en a pas le tempérament. Sous une carapace bien charpentée, il est extrêmement sensible. Nous savons ce qu'il a souffert des affrontements de l'époque et surtout des déchirements des uns et des autres.
- Pierre n'est pas non plus un révolutionnaire. C'est un homme assez classique sous bien des aspects. Il est très à l'aise dans tout l'ensemble de la tâche pastorale. Il est évident que la vie de l'équipe de Graville ne s'est pas passée sans heurts ni contestations de la part des plus jeunes dont c'était le droit de sentir autrement les réalités et de souhaiter des changements plus rapides et plus significatifs.

Il faut dire ce que nous avons perçu de la Foi de Pierre et de sa manière de la vivre. Pierre était convaincu que rien n'était perdu : « L'Eglise n'était pas prête ; il faut qu'elle soit prête » Ce fut la ligne directrice de son action.

- Pierre avait le sens du temps et des ensembles.

Il avait le sens de l'effort persévérant. Pour lui, il était évident qu'une telle perspective, que la nouvelle manière d'être de l'Eglise dans la classe ouvrière ne pouvait se comprendre que par une évolution globale de l'Eglise. Oh ! pas forcément toute l'Eglise, d'un coup, mais la première étape n'était-elle pas de constituer avec toutes les bonnes volontés un pied-à-terre suffisamment capable de dialogue ?

Quand le secteur-Est du Havre a commencé à prendre forme, il n'a pas ménagé son appui pour aider les rencontres.

Particulièrement sensible à l'éveil des jeunes du monde ouvrier, au regroupement des chrétiens engagés dans la classe ouvrière, il pensait que toute la pastorale traditionnelle qui s'adresse souvent à des gens très simples, au peuple de nos quartiers, devait entrer dans un effort de vérité. Il s'est particulièrement attaché sur le Havre à rechercher avec tous les prêtres un processus d'évolution sur la question des baptêmes, qui ne blesse pas les plus petits, mais qui fasse appel à la réflexion et à la clarté de l'engagement.

- Pierre avait le sens de l'équipe et des options complémentaires.

Pour lui, la nouvelle Eglise à faire devait trouver de nouvelles voies. Il voulait que dans l'équipe chacun épanouisse ses propres recherches. Il était prêt à aider l'un et l'autre qui pensaient que le partage d'un travail professionnel était une nécessité pour vivre avec les hommes d'aujourd'hui.

Il fut profondément d'accord quand l'équipe des prêtres ouvriers en 1966 se mit en place, distincte de l'équipe de Graville malgré la distance que cela allait imposer à des amitiés nouées solidement.

Il fut prêt quand une nouvelle équipe de Graville se reconstitua sur la base d'une vie commune de prêtres permanents et de prêtres en situation professionnelle.

- Pierre avait la volonté de la rencontre et du dialogue.

Ils étaient rares les soirs où Pierre rentrait tôt à la maison. A partir de demandes de baptême ou de mariage, à partir de rien, des relations de voisinage, il était arrivé à connaître le quartier de Graville.

Son attention aux militants ne l'avait pas démobilisé des rencontres gratuites avec tous, avec des chrétiens amis il prit en charge la présence des émigrés du bidonville de la Cité Chauvin et des baraques du quartier de la Vierge Noire.

Pierre, responsable d'une paroisse importante, jugeait qu'un gros regroupement administratif n'était pas la solution pour assurer un contact vrai et simple avec les gens. N'est-ce pas dans ce sens qu'il faut interpréter sa volonté de faire éclater les structures paroissiales en petites communautés à échelle humaine ? Les Neiges, La Vallée, Soquence, avec un pied-à-terre de rassemblement, devaient, dans son esprit, rendre l'Eglise plus proche et moins administrative. Sans doute, aujourd'hui, serait-on plus réservé sur la forme pratique de cette volonté de présence humble et proche des quartiers.

La Foi de Pierre, calme et persévérante a été bousculée par la violence de l'Evangile.

Dans l'équipe on connaissait le calme de Pierre, parfois on aurait souhaité plus de virulence, plus d'initiative, mais nous étions tous d'accord pour reconnaître que Pierre était toujours l'homme des grands moments.

Nous ne citerons que deux exemples :

- Dans la période de la guerre d'Algérie, l'accueil des Algériens quels qu'en soient les risques, c'est la ligne de l'équipe. Un soir, l'un de nous doit découvrir des armes « en transit » à son domicile. L'attitude de Pierre est extraordinaire de responsabilité et de décision. A la suite de l'arrestation des Algériens, ce sont les enquêtes de police, les fouilles, la récupération des armes. Pour Pierre et pour nous tous ces événements resteront le signe des risques qu'il faut prendre, dans des situations violentes, pour vivre concrètement l'Evangile.
- La violence de la Foi, Pierre devait aussi en être saisi à la mort de Joseph Lafontaine, prêtre-ouvrier aux Tréfileries. Sachant le drame vécu par Jo à la condamnation des P.O. et sa fidélité à la classe ouvrière à laquelle il s'était entièrement donné, Pierre Merlin devait écrire à Mgr Martin une lettre violente, au nom de l'Evangile, soulignant sa souffrance devant une Eglise qui ne sait pas reconnaître le témoignage des siens.

Voilà Pierre tel que nous l'avons compris... Puis il a quitté Graville. Beaucoup savent combien difficile a été son départ, son déracinement...

Nous pensons que Pierre a été désemparé à l'idée de devoir

creuser ailleurs un nouveau sillon... Mais il était disponible à cause de sa Foi et de sa conscience de servir l'Evangile.

Le peu de temps passé à Roubaix a montré sa fidélité aux mêmes lignes de fond qu'il s'était tracées à Gravelle.

Puis ce fut la grande épreuve, la diminution physique et intellectuelle. Ce fut la pauvreté de se sentir brisé.

L'été dernier il était revenu au Havre. Il avait passé la soirée avec nous. Des souvenirs revenaient parfois difficilement... Et cette simplicité dans ses projets... « Comme je suis je ne peux pas faire grand-chose... mais je pourrais quand même... ».

Aujourd'hui sa tâche est achevée. Sa vie témoigne d'une étape de la Mission, de Lisieux, par les événements des P.O. jusqu'à ces dernières années...

Beaucoup auront reconnu leurs propres recherches, leurs propres avancées...

La route, c'est à nous de la poursuivre... ».

Marius BASTIDE.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort du Cardinal LIENART. Nous savons tous ce qu'a été sa vie au service de l'Eglise, ce qu'il représente pour la Mission et ce que nous lui devons.

Ouvrages reçus

Les Dieux rêvés

Théisme et athéisme en utopie

H. DESROCHE

Ed. Desclée.

Apôtres pour notre temps

Notes de spiritualité apostolique

André SIMONET

Ed. P. Lethielleux.

Maîtriser la vie P

*Recherches et débats du Centre Catholique
des Intellectuels Français*

Ed. Desclée de Brouwer.

Chemin de vie

Témoignage

Frédo BOURDIER

Ed. Le Centurion.

La France et le commerce des armes

*Brochure réalisée par le Centre local d'Information
et de Coordination pour l'Action non-Violente*

56, rue Gimelli, 83100 Toulon (4 fr. 50).

Numéros disponibles

- n° 28 :** La « théologie de l'Espérance » de Jürgen Moltmann (M. Massard) — A propos du sacerdoce ministériel — Lettre ouverte aux Evêques du Synode.
- n° 30 :** L'autorité dans l'Eglise et la pluralisation politique des chrétiens (E. Deschamps). — Mariage et célibat. — Sacerdoce et Mission (Collectif).
- n° 31 :** Que s'est-il donc passé au Synode ? (R. Salaün) — Cheminement pour retrouver la réalité de l'Eglise et la construire aujourd'hui (Les Services) — Document de l'Equipe centrale.
- n° 32 :** L'expérience de Dieu vécue aujourd'hui : Thérèse Martin, Louis Augros, Jean-Marie Ploux — Croire et annoncer Jésus-Christ (travail d'un atelier).
- n° 33 :** Sur les Grands chantiers (R. Caclin) — Objectivité de la Foi (Equipe des Services, un membre de l'Atelier santé).
- n° 34 :** Prêtres ouvriers : Responsabilité sacerdotale et engagement ouvrier (Atelier de P.O.) — Objectivité de la Foi (Suite).
- n° 35 :** Les documents de l'Assemblée générale (2-3 sept. 72).
Trois livres sur le Christ (Claude Wiener).
- n° 36 :** Le Ministère presbytéral aujourd'hui : Les voies d'accès (A. Bressollette). Des itinéraires (Collectif). Pour faire du neuf, faisons sérieux (R. Salaün).

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à

Lettre aux communautés

Prélature

B. P. 38 - 94 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de M

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
o.c.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle